

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Assemblée générale annuelle 1992

Rapport moral et d'activité

Mesdames,
Chers Camarades,

La vie d'une amicale comme la nôtre ne change guère d'une année sur l'autre, sinon dans ce qui la constitue : les effectifs, qui ne se renouvellent pas, et pour cause; et l'encadrement, qui s'use et vieillit — c'est la loi de la nature.

De cette constatation élémentaire on pourrait déduire que l'assemblée annuelle ne s'impose plus, que les paroles que l'on y entend relèvent de la simple formalité, de la routine, que l'assistance y est de plus en plus réduite et donc qu'on pourrait faire l'économie d'un événement à tout prendre bien mince...

Ce n'est pas là notre sentiment. L'Amicale a ses statuts, le mandat des responsables comporte des obligations, dont le compte rendu est la première. Certes, après un demi-siècle de vie associative le contexte n'est plus le même, les années écoulées ont emporté avec elles les raisons qui nous ont fait exister en 1945. L'essentiel ayant été acquis l'ardeur est retombée. Et l'enthousiasme. Mais toute entreprise comporte sa part d'inachevé, qui justifie la poursuite de l'effort. Une présence active, vigilante, s'impose toujours pour parvenir où nous voulons atteindre. Seule une nécessité d'ordre interne, ou externe, peut nous contraindre à déposer les sacs... Une éventualité qui ne nous appartient pas.

Remontons un instant, si vous le voulez bien, le temps qui s'est écoulé depuis ces jours où le sort des armes nous avait jetés pêle-mêle et en grand nombre dans les camps d'outre-Rhin. Et par la pensée retrouvons-nous en 1942... C'est un exercice qui ne demande aucun effort particulier tant les êtres, les lieux et les choses d'alors sont restés gravés en nous. Certains m'écrivent qu'ils en rêvent encore... Rien de surprenant dans ce phénomène propre à la conscience : fixation, conservation, évocation de souvenirs liés au passé et classés à leur rang. Ne dit-on pas que la mémoire est la pire des facultés humaines et que rien de notre passé ne lui est « étranger » ?

A cette date, printemps 1942, chacun de nous subissait à plein le déracinement et l'exil depuis bientôt deux ans, dans des situations et avec des conditions certes très différentes, mais en commun nous ressentions l'amertume de l'injustice et la frayeur intermittente de l'angoisse. Par quel mystère le cours régulier de notre vie avait-il été à ce point dévié, quel esprit malin s'était ainsi joué de nous, quelle force obscure nous avait désemparé, nous ne le savions pas. « Dans les temps embarrassés tout ce qui passe pour mystère est odieux », nous ressentions cela avec force. Et ceux dont le destin nous avait séparés éprouvaient le même sentiment. L'horizon restait impénétrable inexorablement. La captivité ressemblait à ces « trous noirs » de l'espace dont les astronomes essaient de percer le mystère... Jacob cherchait dans sa nuit « la lumière que ne dispense aucune lampe », le P.G., lui, se serait satisfait d'une lumière toute « terrestre », aucune pourtant ne filtrait... Et notre interrogation croissait au fil des jours et des mois d'une vie misérable.

Ce bref retour en arrière ici, aujourd'hui, ne s'accompagne, est-il besoin de le dire, d'aucune nostalgie doloriste. Il constitue au plus haut point dans le souvenir la prémisses incontournable des temps qui allaient suivre. Les années 1990-1995 marquent chacune à tour de rôle le cinquantenaire des années 1940-1945, qui sont celles de notre servitude. Les unes et les autres sont porteuses de souvenirs différents, ceux de 1942 étant sans conteste les plus noirs, chacun s'en souvient encore; le temps s'écoulait si lentement!

Depuis ce lointain passé, le poids des ans s'est accumulé sur nos épaules, et nous sommes toujours là, ensemble. Dans notre esprit les images d'hier se mêlent à celles qui ont suivi et qui ont rempli notre vie. Le lien qui nous unit n'a pas été rompu, il nous enserré dans ce dernier refuge qu'est l'Amicale, à laquelle nous avons à honneur d'appartenir. Ecrivain il y a peu à un de mes correspondants, Instituteur, je lui disais que l'Amicale devenait une vieille dame respectable. — « Puisse-t-elle, me répondit-il, le rester longtemps encore, car de nos jours les gens ont tendance à perdre la mémoire », reconnaissant ainsi son utilité formatrice en matière d'histoire de la guerre, fut-elle limitée. Et il poursuivait : « Je trouve dans Le Lien des témoignages pleins de fraîcheur avec la saveur du vécu que les livres, souvent, ne savent pas, ou si peu, retracer ». Comment n'être pas sensible à ce témoignage venu de l'extérieur? Les élèves de notre professeur doivent avoir des cours d'histoire passionnants!

La transmission de la mémoire historique aux jeunes générations est une nécessité qui ne doit pas être perdue de vue mais encouragée sous toutes les formes.

L'Amicale donc, sa permanence au sein d'une fédération spécifique, l'Union nationale des amicales de camps de prisonniers de guerre (U.N.A.C.), sous la ferme et généreuse présidence de Marcel SIMONNEAU.

On me permettra d'ouvrir ici une parenthèse pour souhaiter avec retard à SIMONNEAU, qui nous honore aujourd'hui de sa présence, un joyeux anniversaire. En effet, le dynamique Président de l'U.N.A.C. a fêté au cours de l'année dernière ses 80 ans — et nous n'en avions rien su! Mais comment imaginer que cet homme toujours en chemin, porteur d'amitié aux P.G. des quatre coins de France, venait soudain d'entrer au grand « Club des quatre fois vingt ans »? Ses plus proches amis eux-mêmes en furent tout surpris et ils s'interrogeaient, avec humour, pour savoir si une erreur de date... administrative n'avait pas, sans le vouloir, modifié son état civil! Il n'en était rien... hélas, le compte était bon! Octogénaire il est, octogénaire il se veut, Cronos ne l'intimide pas outre mesure. Nous lui souhaitons seulement de vieillir doucement, rien ne presse, et de rester avec nous sur le dernier chemin, ensemble, nous tenant par la main, longtemps encore.

Après quarante-sept années d'existence, toutes ces amicales connaissent l'usure du temps et perdent chaque jour un peu de leur substance. Entendez par-là que, les décès s'accroissant, leurs effectifs diminuent presque d'autant — les adhésions nouvelles de plus en plus rares ne compensent pas les pertes enregistrées... Voici quelques chiffres concernant l'amicale des stalags VB - X A, B, C pour 1991 :

- Décès : 56. Adhésions : 25.
- Appels de cotisation : 1.808. Cotisations encaissées : 1.271.

La différence, soit 537, représente pour partie des adhérents dispensés en raison d'une situation particulière, des veuves notamment, et le reste, des adhérents oubliés, volontairement ou non : nous savons combien le grand âge, la maladie ou la solitude peuvent altérer les facultés de mémoire et d'attention pour les petites choses de la vie. Rappelons ici que notre bureau d'entraide est un bureau ouvert et accueillant pour ceux de nos camarades dans l'infortune ou le besoin. Comme au camp nous partagerons le peu que nous avons... N'hésitez pas à nous écrire ou à venir nous voir. Rien de ce qui est P.G. ne nous est étranger, nous sommes là pour vous.

● LE BUREAU, RUE DE LONDRES

L'an dernier déjà (et encore) nous avions attiré votre attention sur son insuffisance en personnel administratif, particulièrement pour la période d'octobre à avril au cours de laquelle la charge de travail est à son maximum. Et nous en appelions comme de juste à ceux de nos amis qui habitent Paris ou la très proche banlieue. Il n'y a pas eu d'écho, à l'exception que vous connaissez depuis peu, l'arrivée de notre amie Odette ROSE, ce qui n'est pas pour surprendre de la part de l'épouse de notre ancien Secrétaire général. Mais rien de plus, hélas!... Qu'on relise donc avec application ce que nous écrivions à ce propos dans notre dernier rapport :

«...Si aucune proposition de collaboration réelle ne se présente, la gestion administrative se dégradera et l'existence même de l'Amicale sera menacée ». Parlerions-nous dans le désert de l'indifférence ?

Certes, nous avons en dépit de cette situation traversé l'année 1991 sans dommage apparent, et la gestion a été menée à bon terme. Mais qu'on nous permette cette précision : c'est grâce aux efforts persévérants des mêmes bénévoles, PONROY, MOURIER, Michèle et Robert VERBA que nous avons tenu. Qui mesurera le coût de ces sacrifices sur la santé des uns et des autres? Pierre PONROY, depuis si longtemps sur la brèche est presque au bout de ses forces, qui le remplacera? Non, mes camarades, notre nouvel appel n'est pas de pure forme mais de nécessité, d'obligation. Retenez-le ainsi et n'y soyez pas insensible, vous iriez à l'encontre d'un principe premier hérité des camps, et dont vous vous réclamez avec raison : la solidarité. Que serait-il advenu de vous, anciens soldats prisonniers si, dans une France en plein renouvellement, d'anciens, à tous les niveaux, durant de longues années, ne s'étaient pas entremis pour vous rassembler, vous unir malgré les différences, faire valoir vos droits et en même temps retrouver dignité et considération? Ce qui ne fut pas sans mal...

Permettez-moi de laisser à votre réflexion cet aphorisme : « Quand un être humain termine sa vie,

il ne reste de lui que ce qu'il a donné ». Notre génération touche à sa fin et avec elle nos associations et les liens qui y prévalent. Conservons à l'ensemble la dignité sans laquelle on pourrait croire que tout cela n'a été que faux-semblant — ce qui serait injuste. Protégeons-nous nous-mêmes encore un instant...

● LE JOURNAL

Il y a de nombreuses années déjà, un de nos amis — il se reconnaîtra — écrivait en préambule d'un article du Lien :

« A mon retour du lycée, fin septembre, je vois, posé sur le buffet de la salle à manger, notre journal, que mon épouse n'a pas ouvert. Il est là, sous mes yeux, avec la bande qui l'enveloppe (...) — « A table! » me dit affectueusement mon épouse. « Tu auras le temps de le lire tout à l'heure ». Je m'exécute de bonne grâce (...) Je mange, ma femme me parle, mais mes yeux se portent souvent vers ce bout de papier qui occupe seul mon esprit. Que vais-je y découvrir après ces vacances? » (...)

Comment mieux dire l'intérêt et l'attention du lecteur P.G. pour son journal, ce besoin de savoir, de découvrir au-delà du temps la captivité et son petit monde, de retrouver des noms pour se rappeler des visages de communier avec ceux qui, peut-être au même moment, lisent les mêmes lignes ou regardent quelque vieille photo, reproduite dans toute sa vérité d'origine ?

Votre courrier d'aujourd'hui témoigne du même intérêt et... de la même exigence que par le passé. Rien de ce que vous pensez et écrivez à propos de notre Lien ne nous est indifférent, les critiques comme les louanges. Assurer une parution régulière quand aucune nécessité n'y oblige, exige beaucoup de notre part. Y manquer même une fois est impensable : l'inquiétude serait générale !

De toutes les charges afférentes à l'administration de l'Amicale, celle de responsable du journal est la plus contraignante : le chronomètre ne vous laisse aucun répit, si du moins on a à cœur d'assurer une parution régulière. Il faut y avoir été soumis pour en juger, et de ce point de vue l'optique du rédacteur en chef sur le produit fini ne saurait être celle du lecteur... Ecriture et lecture n'obéissent pas aux mêmes règles, et la satisfaction de l'œuvre achevée ne fait pas oublier à l'ouvrier la peine qu'elle lui a coûté. Le service rendu, seul, la justifie à ses yeux.

Après la modification intervenue en 1991 dans la périodicité du Lien, certains d'entre vous ont tenu à nous dire, par lettre ou de vive voix, ce qu'ils pensaient de cette décision. Les uns pour la regretter, d'autres plus nombreux pour en admettre les raisons, mais tous ensemble se félicitant du maintien de leur journal : les liens ne sont pas rompus et cela seul compte... Toute la rédaction, c'est-à-dire les différents chroniqueurs et le rédacteur en chef vont redoubler d'efforts pour vous donner bimestriellement un journal que vous guignerez de l'œil « sur le coin du buffet », après le passage du facteur... ou dont vous ferez d'un coup sec sauter la bande, avec curiosité et impatience...

Suite page 2.

LE JOURNAL DES COMBATTANTS

- CHAQUE SEMAINE
- Le Journal des Combattants vous informe sur vos droits :
- Changements des textes et règlements, comptes rendus des négociations avec les ministères, publication des barèmes des pensions...
 - Combat pour maintenir les indexations réelles et obtenir des solutions pour les catégories oubliées : AFN, familles des morts, hors guerre, insoumis de l'Est, etc.
 - Le J. d. C. veille à rappeler les sacrifices consentis et à défendre le souvenir de nos morts et publie :
 - Des témoignages inédits sur les deux guerres, l'Indo et l'AFN, la plupart du temps écrits par ceux qui ont vécu ces événements.
 - Le J. d. C. vous tient aussi informé de l'actualité du monde combattant et des travaux des associations.
- Si vous ne connaissez pas le J. d. C. envoyez votre nom et votre adresse au J. d. C. : 80, rue des Prairies 75020 Paris.
- Vous recevrez gratuitement le journal pendant deux mois. (Sans aucune obligation d'achat futur).

Rapport moral et d'activité (suite)

Vous informer, vous enseigner, vous distraire, vous faire rencontrer, vous unir dans le souvenir du passé, c'est la ligne de conduite dont nous n'avons pas dérogé depuis des décennies. Les compliments reçus de vos rangs, et les critiques aussi, parfois, nous confortent dans cette voie tracée par de plus anciens et à laquelle nous restons et nous resterons fidèles, ensemble, si vous le voulez. Un vœu à formuler ? Que l'équipe de rédaction tienne bon la rampe ! Car, contrairement au dire du philosophe, il n'est pas aisé d'écarter et d'effacer toute idée importune ou étrangère dans l'accomplissement des choses auxquelles le sort nous a liés... Mais « ne nous laissons pas distraire par les incidents du dehors », qui ne dépendent pas de nous, et gardons l'âme tranquille.

—O—

Il est un autre domaine de l'activité de l'Amicale qu'il convient de ne pas oublier, celui du monde combattant dont nous faisons partie — soit par le simple fait de relever de l'U.N.A.C., soit par adhésion supplémentaire à des sections locales de la Fédération F.N.C.P.G.-C.A.T.M. Un Comité de coordination composé de représentants de cette Fédération, de l'U.N.A.C., de l'U.N.E.G. (Union nationale des Evadés de guerre) et d'une association de Cheminots A.C.C.A.P. a pour mission de suivre, en relation avec les pouvoirs publics, et parti-

culièrement, avec le Secrétariat d'Etat aux Anciens combattants et Victimes de guerre, l'évolution des problèmes généraux ou spécifiques des différentes générations du feu qui forment le « monde combattant » français, tout en ne restant pas étranger aux problèmes internationaux, dans la mesure où « la guerre et la paix » intéressent tous les hommes de la terre... La sécurité n'est jamais acquise et le monde est toujours dangereux par quelque côté...

L'année 1991 a vu le changement du Secrétaire d'Etat en la personne de M. Mexandeau. Qu'attendre de vraiment concret de cette substitution de personne ? C'est toujours en vain qu'on s'évertue à en percevoir la signification politique et administrative. Les déclarations d'intention et les premières prises de contact sont toujours de bon augure mais, très vite, apparaissent la rigueur budgétaire, la lenteur bureaucratique, la mesquinerie et le calcul, parfois même l'animosité feutrée... Les relations « A.C. - Pouvoir » ont toujours été des relations de tension, et cela depuis trois quarts de siècle, sans qu'on sache vraiment pourquoi. On a du mal à croire qu'il ne s'agisse que d'écus... Ainsi que je l'écrivais l'an dernier, « les créanciers privilégiés de la Nation » ne sont pas les petits amis de la Direction du Budget !

Retenons pourtant ce point positif au titre de l'année 1991 : grâce à une initiative parlementaire...

un texte législatif va permettre aux associations d'anciens combattants représentatives d'ester en justice, c'est-à-dire d'engager des actions judiciaires contre les auteurs d'atteinte aux droits moraux de leurs ressortissants et de faire respecter les « lieux de mémoire » que sont les monuments aux morts, les stèles et les tombes. Ainsi, légalement, sera réfrénée l'ardeur imbecile des voyous qui courent les rues et l'impudence des amuseurs frêlés qui tiennent les tréteaux du spectacle.

Pour conclure brièvement, revenons à nous et par la pensée arrêtons-nous auprès des nôtres qui sont malades, solitaires, abandonnés peut-être, et qui vivent difficilement les dernières années d'une vie qui ne les a pas ménagés. Ils furent hier nos camarades de combat et de captivité, ensemble nous avons partagé l'épreuve et l'espérance. Si cela nous est donné, connus de nous ou non, entourons-les de camaraderie, de prévenance et de fraternelle amitié. N'oublions pas les veuves de ceux qui nous ont quittés, leurs mérites sont grands et leur fidélité remarquable.

Quant à nous, tous et chacun, sans nous laisser troubler par le spectacle du monde, ayons à cœur de préserver l'amitié qui nous lie depuis si longtemps, pour que continue de vivre cette Amicale qui nous rassemble. Et, selon le judicieux conseil de Sénèque, sachons qu'« on n'est jamais assez vieux pour ne pouvoir honnêtement espérer encore un jour... Si Dieu nous donne un lendemain par surcroît, recevons-le avec allégresse. Il est pleinement heureux, il a la tranquille possession de lui-même, celui qui attend le lendemain sans inquiétude ».

J. Terraubella.

Numéros gagnants au tirage de la tombola de notre Caisse de Secours

93	1 nappe 140 x 180	103777	1 ensemble sel-poivre	110546	1 lot 3 torchons fantaisie	117143	1 lot 2 serviettes éponge coton
162	1 lot 3 gants toilette	103959	1 boîte mouchoirs Classic	110861	1 lot 2 serviettes éponge coton	117479	1 lot 3 gants toilette
289	1 nappe ronde 160 fantaisie	104158	1 album photo	110995	1 album photo	117821	1 boîte mouchoirs Classic
98402	1 lot 3 gants toilette	104473	1 lot 3 gants toilette	111231	1 lot 3 torchons carreaux	118037	1 nappe ronde 160 grise
98630	1 boîte mouchoirs Goldfinger	104689	1 répertoire téléphonique	111428	1 lot 3 torchons fantaisie	118251	1 boîte mouchoirs Laddies
98647	1 ensemble sel-poivre	104978	1 lot de livres	111571	1 service table rond 180	118674	1 lot 2 torchons rayés
98997	1 lot 3 gants toilette	105322	1 lot 3 torchons carreaux	111591	1 boîte mouchoirs Classic	118829	1 lot 3 torchons carreaux
99088	1 boîte mouchoirs Laddies	105574	1 nappe ronde 160 grise	111673	1 lot 3 gants toilette	119223	1 boîte mouchoirs Goldfinger
99315	1 nappe ronde brune	105812	1 lot 3 gants toilette	111977	1 lot 2 serviettes éponge coton	119407	1 service table 150 x 250 bleu
99503	1 album photo	105991	1 lot 2 torchons rayés	112342	1 boîte mouchoirs Classic	119644	1 lot 3 torchons fantaisie
99729	1 boîte mouchoirs Classic	106237	1 ensemble sel-poivre	112637	1 lot 3 gants toilette	119873	1 lot 2 serviettes éponge coton
99895	1 lot 2 serviettes coton éponge	106574	1 boîte mouchoirs Classic	112853	1 album photo	120139	1 lot 2 serviettes éponge coton
100157	1 ensemble sel-poivre	106652	1 lot 2 serviettes coton éponge	113142	1 service table 150 x 250 beige	120209	1 boîte mouchoirs Classic
100328	1 lot 3 gants toilette	106843	1 coffret éponge (gant-serviette)	113448	1 boîte mouchoirs Laddies	120483	1 lot 2 torchons rayés
100630	1 service table 150 x 250 bleu	107210	1 lot 3 torchons fantaisie	113654	1 lot 2 torchons rayés	120794	1 coffret éponge (gant-serviette)
100842	1 lot 3 torchons carreaux	107453	1 lot 3 gants toilette	113978	1 ensemble sel-poivre	120842	1 nappe ronde 180 fantaisie
101032	1 nappe ronde 160 fantaisie	107674	1 boîte mouchoirs Laddies	114289	1 lot 3 gants toilette	120936	1 coffret éponge (gant-serviette)
101277	1 lot 3 torchons fantaisie	107922	1 lot 3 torchons carreaux	114517	1 boîte mouchoirs Laddies	121067	1 album photo
101501	1 service de table rond 180	108131	1 lot 2 serviettes éponge	114846	1 répertoire téléphonique	121327	1 lot 3 gants toilette
101743	1 lot de livres	108479	1 lot de livres	115136	1 nappe ronde 160 unie verte	124419	1 service table 140 x 240
101927	1 nappe ronde 160 verte	108635	1 lot 3 torchons carreaux	115369	1 boîte mouchoirs Laddies	121675	1 lot 3 gants toilette
102314	1 album photo	108722	1 boîte mouchoirs Goldfinger	115577	1 boîte mouchoirs Classic	121974	1 lot 3 torchons carreaux
102536	1 nappe ronde 160 rose	108999	1 ensemble sel-poivre	115683	1 coffret éponge (gant-serviette)		
102843	1 boîte mouchoirs Classic	109336	1 lot 2 serviettes éponge coton	115894	1 lot 3 torchons petits carreaux		
102997	1 lot 2 serviettes coton éponge	109588	1 lot 3 torchons carreaux	116183	1 nappe ronde 160 rose		
103230	1 nappe 140 x 180	109892	1 nappe ronde 160 brune	116633	1 album photo		
103645	1 lot 2 torchons rayés	110339	1 lot 3 gants toilette	116934	1 boîte mouchoirs Classic		

Lot de livres :

Le temps des amertumes, de P. Richard.
Prisonniers de guerre, de J. Escribe.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Avec le retard dû à la « bimestrialisation » du journal, nous publions la suite du courrier reçu, tout en remerciant chacun de sa fidélité et de l'amitié exprimée.

VAUTHIER P., 88220 Xertigny.
VINATIER Guy, 17800 Pons.
VIVARELLI D., 20290 Borgo.
VOISIN Raymond, 85220 Aiguillon-sur-Vie.
Mme AUTRAN Andrée, 84150 Jonquières.
BARBIER Georges, 62100 Coulogne.
BASSENDALE René, 62500 St-Omer.
BRIAUX Paul, 59370 Mons-en-Barœul.
BUFFIERE Marcel, 24270 Payzac.
DAUBIGNY Henri, 77211 Avon.
Mme DEMEILLERS Suzanne, 76000 Rouen.
FEUILLET Laurent, 07220 Viviers.
Mme GALTIER Blanche, 91330 Yerres, en souvenir de MOUMOUTE.
HYBERT Marc, 85000 La Roche-sur-Yon.
LASSY Alfred, 95100 Argenteuil.
LAMIRAND Henri, 59320 Haubourdin.
LECOURT Jean, 53300 Couesmes-Vaux.
LEGEAY Louis, 49340 Chanteloup-les-Bois.
Mme MARMAN Lucienne, 69009 Lyon.
L'Abbé MILLELIRI Paul, 20169 Bonifacio.
L'Abbé MORA Joseph, 40180 Rivière Saas Gourby.
MOULERO Raymond, 71470 Ste-Croix.
L'Abbé MULLER Camille, 69290 Craponne.
Mme RAYMOND Jeanne, 69008 Lyon.
RICHARD Paul, 17000 La Rochelle.
SAVELLI Francis, 20220 L'île Rousse.
THIRION Jean, 70170 Port-sur-Saône.
WERWAERDE Gérard, 59270 Bailleul.
CESBRON Joseph, 49270 Le Fuillet.
Mme DELAGNES Suzanne, 92250 La Garenne-Colombes.
LE FORT Fernand, 33320 Eysines.
LEHOUX J., 72220 Telocie.
PEPIN Raoul, 86100 Châtelleraut.
AUBRY René, 54115 Favières.
BELMANS Marcel, 1070 Bruxelles.
BERREGAS Pierre, 31510 Saint-Bertrand-de-Comminges.
BIGLIA Armand, 26790 Tulette.
BLIN Jean-Louis, 54000 Nancy.
FORTHOMME Albert, 4452 Paifve (Belgi.)
Mme GUENIER Etienne, 28500 Vernouillet.
Mme GUILLAUME Andrée, 55130 Treveray.
Mme JOLAIN Louise, 54134 Voinemont.
Mme KAUFFMANN Yvette, 52310 Bologne.
L'Abbé LAMERAND Jules, 59330 St-André.
Mme MASSON Renée, 37130 Langeais.

MERCIER André, 50180 Agneaux.
Mme MOUET Marie-Louise, 38780 Eyzin-Pinet.
NICOT Maurice, 38100 Grenoble.
POIRIER Maurice, 60320 Bethisy-St-Pierre.
POLMARD Robert, 55300 La Croix-sur-Meuse.
SEGAIN Alexandre, 76190 Yvetot.
SEUROT Alexandre, 92600 Asnières.
SIREL Gaston, 38000 Grenoble.
SIREX André, 93100 Montreuil.
VAILLY Pierre, 88000 Epinal.
VEINHARD François, 54385 Manonville.
BEKER Henri, 94350 Villiers-sur-Marne.
Mme BLEY Elise, 67120 Avolsheim.
CIRCLAESY Adonis, 59122 Rexpoede.
DARGAUD René, 71100 Chalons-sur-Marne.
Mme Vve DENIS, 1070 Anderlecht (Belgi.)
FAIVRE René, 85400 Ste-Gemme-la-Plaine.
GRILLET Paul, 74250 Bogève.
LAVOUE Jean, 68100 Mulhouse.
LECLERCQ Achille, 59100 Roubaix.
LINARES Francis, 30000 Nîmes.
LINIER Constant, 18000 Bourges.
MATHIEU André, 88240 Bains-les-Bains.
MESELLIER Aymé, 59260 Lille.
Dr. MEULEY Jacques, 51000 Reims, qui se montre particulièrement généreux pour notre Caisse de Secours. Merci.
MEZIERE Henri, 72470 Champagne.
MONNIER François, 71220 St-Bonnet-de-Joux.
RAULT Pierre, 14123 Cormelles-Le Royal.
ROBERT Simon, 54121 Vandières.
VAQUETTE Castel, 80300 Albert.
AUDET André, 86180 Buxerolles.
BAZEILLE René, 27570 Tillières-sur-Avre.
Mme BLANC Paulette, 27180 Arnières-sur-Iton.
BOULOU Jean, 35200 Rennes.
BOURGEOIS René, 28000 Chartres.
BRESSAND Armand, 25560 La Rivière-Drueon.
COLLINE André, 74000 Annecy, avec l'espoir qu'il soit complètement remis de son séjour à l'hôpital pour une opération rénale.
Mme CROZAS Anne-Marie, 86900 Le Blanc.
Mme DEIGELMAN Jacques, 67201 Eckbolsheim.

DARRIGUES Pierre, 75009 Paris.
DIDION Jean, 51100 Reims.
FOLTETE Jules, 69230 St-Genis-Laval.
GOBET Paul, 21430 Manlay.
GUY Maurice, 30000 Nîmes.
HENRIOT Marcel, 69130 Ecully, qui écrit : « En vieillissant on a l'impression que le passé devient notre double et que l'on a tendance à oublier que cette longue période de captivité a bien été vécue par nous ».
Tu n'es pas le seul à penser ainsi mon cher Marcel, ce sentiment est partagé par la majorité de nos lecteurs.
LALANNE Pierre-Guillaume, 33210 Roaillan.
LANGLAIS Jean, 63230 Pulvérières.
L'Abbé LAPEYRE Elie, 64300 Castetis.
LAVAUD Charles, 24100 Bergerac.
LEGER Raymond, 71640 Givry.
LEJEUNE Maurice, 75019 Paris.
LIEGEOIS Paul, 70000 Vesoul.
MARIE Marcel, 77000 Melun.
MAYANOBE René, 82100 Castelsarrasin.
MICHEL Pierre, 71610 St-Julien-de-Civry.
MILET Henri, 53230 Casse-Le Vivien.
MILLON Raymond, 92200 Neuilly-sur-S.
MOUFFLET René, 07110 Laurac-en-Vivarais.
PETIT André, 51100 Reims.
POMME Jean-Baptiste, 64530 Barzun.
RYCKEWAERT Jean-Marie, 52000 Chaumont.
Dr. SCHUSTER Daniel, 91230 Mongeron.
SIMONIN Simon, 70100 Arc-les-Gray.
L'Abbé SOUCHE Pierre, 07220 Viviers.
TRINQUETTE René, 52190 Occey.
WEIDMANN René, 54200 Toul.
AUVILLE Léon, 5, Résidence des Violettes, 10150 Pont-Sainte-Marie, à qui on vient de voler sa sacoche dans sa voiture, recherche l'adresse d'un copain de captivité demeurant dans la ville de Douai et se nommant (excusez l'orthographe) : DENIEZ Alfred ou Albert ?
BALESDENS Léonne, 80260 Villers-Bocage.
BAURON Lucien, 71190 Etang-sur-Arroux.
BERNE Maurice, 25620 Malbrans.
Mme BLOT Clémentine, 30500 St-Ambroix.
BOTON Maurice, 79320 Moncutant.
Mme BOULOU Simone, 69950 Corbas.
BREAU René, 17130 Messac.
BRIET Lucien, 10340 Les Riceys.
CALMES Achille, 81300 Graulhet.

CAUQUIL Marcellin, 34330 La Sarvetat-sur-Agout.
CAUSSE Marc, 30450 Genolhac, nous écrit : « Pour moi qui suis bien amoindri à cause des rhumatismes, la lecture de notre publication m'apporte du réconfort ».
Nous souhaitons qu'il en soit de même pour tous nos lecteurs.
CAZE André, 89600 St-Florentin.
CHANELIERE Jean, 42590 Neulise.
CLOVET Louis, 44300 Nantes.
DANTIN Adrien, 71200 Saint-Sernin-du-Bois, à qui nous doublons nos remerciements.
DEHOSSAY Marcel, 4130 Esneux (Belgi.)
DELAFOSSÉ Jérôme, 59285 Arneke Cassel.
DONNET François, 37300 Joué-les-Tours.
FOUSSARD Maurice, 28000 Chartres.
Mme FRANÇOIS Paul, 54370 Einville, qui nous exprime son émotion à la lecture de notre journal : « Chaque fois que je le reçois je pense à mon mari et à ses amis qui nous ont quittés. Je n'en rencontre plus qu'un et nous parlons toujours de nos chers disparus. Hélas ! C'est la vie ! »
FROMENTIN Julien, 76190 Yvetot.
GAUBERT René, 78210 St-Cyr-L'Ecole.
Mme GAUTHERET Raymond, 01000 Bourg-en-Bresse.
GAUTHIER Marcel, 07290 Saillieu.
GOGER Francis, 29390 Riéc-sur-Belon.
GODIN Raymond, 92000 Nanterre.
GREZE René, 92500 Rueil-Malmaison.
Mme Désiré-Louis HENRY, 59000 Lille.
ISMAIL Rodrigues, 54700 Pont-à-Mousson, nous adresse son chèque par l'intermédiaire de notre ami Pierre DURAND.
ISTA Armand, 4000 Liège (Belgique), à qui nous souhaitons un excellent séjour en compagnie de son épouse, à Menton.
KELLER Albert, 93130 Noisy-le-Sec.
LABERENNE Pierre, 32000 Condom.
LAINE Gustave, 27330 La Barre en Ouche.
LAULHE Gabriel, 64300 Orthez.
LAUBIER Roger, 27260 Cormeilles.
LAVIER Roger, 92600 Asnières.
LE DOARE René, 29550 Plomodiern.
LE GOUEFF Marcel, 56000 Vannes.
LENGRAND-RIOU Paul, 91100 Corbeil-Essonnes.
MAGNIER André, 84110 Vaison-La Romaine.

MAILLET Léon, 49320 Chemellier.
 MARVIER René, 33000 Bordeaux.
 MATHIEU Pierre, 54130 Saint-Max.
 MONTCHARMONT André, 69400 Villefranche-sur-Saône.
 MOREAU Maurice, 49530 Drain-Lire.
 OZAN Robert, 91380 Chilly-Mazarin.
 Mme PARUELLE Thérèse, 14150 Oustréham.
 PAU Roger, 75014 Paris.
 PICHARD Claude, 71110 Varenne-L'Arconce.
 PRADIER Auguste, 63340 St-Germain-Lembron.
 REMY André, 70310 Faucongnay.
 RENARD René, 71370 Ste-Colombe.
 RIBEILL André, 17000 La Rochelle, avec l'espoir que sa fracture de la colonne vertébrale ne soit plus qu'un mauvais souvenir.
 Mme RIBSTEIN Georgette, 90000 Belfort.
 RIGAL Ernest, 46100 Figeac.
 RIVALEAU André, 79130 Secondigny.
 Mme ROUDIER Edmond, 30670 Aigues-Vives, nous écrit : « Mon mari étant très attaché à l'Amicale et à votre journal, je désire donc rester parmi vous, si vous le voulez bien. J'acquitterai les cotisations comme par le passé ».
 Que vous répondez, chère amie ? C'est à nous de vous remercier pour votre attachement à notre Amicale, et croyez que nous sommes fiers de votre fidélité. Encore merci.
 ROUX J.-H., 35550 Pipriac.
 SALINO Jean, 74240 Gaillard.
 SCHROEDER René, 75020 Paris.
 TAURISSEN Georges, 19100 Brive.
 THINGAUD Pierre, 16370 Cherves-de-Cognac.
 TRULIN Georges, 78500 Sartrouville.
 Mme VARANT Lucienne, 94160 St-Mandé.
 VANNOYE-BEAUSSART, 59280 Armentières.
 Mme Vve VASSART Eugène, Sambreville (Belgique).
 VIDAL Roger, 63910 Vertaizon.
 VINCENS Joseph, 31340 Villemur-sur-Tarn.
 Mme WATELET Marthe, 78600 Maisons-Laffite.
 RAVEL Julien, 69290 Pollionnay, écrit : « Avec mes meilleurs vœux à toute l'équipe du Lien. Qu'ils continuent encore longtemps à nous faire partager l'amitié et les souvenirs P.G. Amitiés aussi aux anciens du V.B. perdus à travers la France ».
 Merci à toi, et un du V.B., perdu comme tu dis, te salue bien ! J.T.
 AUBRY Maurice, 55140 Vaucouleurs.
 BEDOURET Marcel, 33720 Illats.
 BERNIER Georges, 17200 Royan.
 L'Abbé BOUDET Louis, 64410 Mérac.
 BOUISSET Daniel, 64100 Bayonne, ajoute à ses vœux : « Bonne santé et courage à toute l'équipe ouvrière ! »
 GRANGE Jean, 69006 Lyon.
 CHAUVEAU Albert, 53160 Bais.
 COUDRAT André, 52230 Poissons.
 CUVIER Jean, 76270 Neufchâtel-en-Bray.
 Mme DELMA Simone, 10360 Fontette.
 DURIEUX Fernand, 92170 Vanves.
 LEFORT Joseph, 44300 Nantes.
 LE MAIRE Raymond, 92000 Nanterre.
 NOEL Henri, 06000 Nice.
 PIUMATTI Oreste, 93800 Epinay-sur-S.
 POUDEVIGNE Jean, 07120 Pradons.
 ROTH Marcel, 94490 Ormesson-sur-Marne.
 SALINO Jean, 74240 Gaillard.
 Mme SALVI Louise, 38100 Grenoble.
 THIBAUTOT Ed., 94600 Choisy-Le Roy.
 VEYRIERES Albert, 33240 Salignac.
 CAPELLE Aimé, 76270 Bully.
 Mme COURTIER Marie, 94300 Vincennes.
 DEHOSSAY Marcel, 4130 Esneux (Belg.).
 DELCLOY Paul, 06480 La Colle-sur-Loup.
 LECLERCQ Gaston, 59152 Chereng.
 LECOMPT Maurice, 49730 Varennes-sur-Loire.
 LEVENT André, 60170 Carlepont.
 Mme LEVY Yvette, 67120 Duppigheim.
 MARTIN Maurice, 86000 Poitiers.
 MAS Hubert, 06500 Menton.
 SALIGNAC Jean-Louis, 31190 Puydaniel.
 SIMON Jean, 92500 Rueil-Malmaison.
 TRIBOULOT Camille, 54890 Chambley-Bussières.
 Mme WENGER Germaine, 67140 Barr.
 LEBLANC Louis, 21200 Beaune.
 Mme MIQUEL Pauline, 75020 Paris.
 MOREL Jean-Albert, 02600 Villers-Cotter.
 MORINET Paul, 52260 Rolampont.
 PIFFAULT Georges, 30129 Manduel, espère retrouver toute l'Amicale à l'Assemblée générale.
 PRUVOST Auguste, 59150 Wattrelos.
 ROSE Léon, 06000 Nice.
 Mme STEVENET Lucette, 86000 Poitiers.
 THEVENIN Robert, 54000 Nancy.
 Mme VASSART Eugène, Sambreville (Belgique).
 Mme JACQUET Gisèle, 51350 Cormontreuil.
 L'Abbé MARTIN Henri, 49140 Soucelles.
 MARTIN Pierre, 10330 Chavanges.
 MARVIER René, 33100 Bordeaux.
 BERHAULT Jules, 35370 Argentré-du-Plessis.
 MAGIS Firmin, 6941 Bomal (Ourthe) (Belgique).
 Mme REIN Paulette, 75013 Paris.
 RISET Jules, 31800 St-Gaudens.
 Mme ROCHERON Suzanne, 72000 Le Mans.
 SICAUD Jean, 21000 Dijon.
 THOMAS Jean, 31460 Caraman.
 VANDRIESCHE A., 59370 Mons-en-Baroeul.
 BAUDIER Roger, 82700 Montbartier.

FREDOUX Roland, 33800 Bordeaux.
 Mme BERCHOT-RUGET, 94410 Saint-Maurice.
 CARDINEAU Raymond, 17170 Saint-Jean-de-Liversay.
 CAUSSE Marc, 30450 Genolhac.
 CIBRARIO Jean, 84130 Le Pontet.
 FAURE Louis, 07300 Tournon-sur-Rhône.
 FRANTZ Marcel, 54860 Haucourt-Moulain.
 LOONIS M., 59190 Hazebrouck.
 Mme MALLET Eliane, 52340 Biesles.
 POIRIER Noël, 88400 Gérardmer.
 PONTANA Antoine, 13013 Marseille.
 RICHARD Marcel, 77510 Rebais, que nous remercions particulièrement pour notre Caisse de Secours.
 ROUDIER Edmond, 30670 Aigues-Vives.
 TESSIER Jean-Marie, 45650 Saint-Jean-Le Blanc.
 THEVENIN Alain, 02290 Ambleny.
 TISSEYRE Lucien, 33130 Bègles.
 VERCASSON Jean, 13090 Aix-en-Provence.
 Mme BECK Albert, 73200 Albertville.
 BIEGANSKI Joseph, 62820 Libercourt.
 BLAY Gabriel, 26320 Saint-Marcel-les-Valence.
 BOUCHER Emile, 89740 Cruzy-le-Chatel, en lui souhaitant un très bon séjour dans la maison de repos « Bella-Vista » à Juan-les-Pins.
 BOUSSET Pierre, 63770 Ancizes-Comps.
 BOUVIER François, 74150 Rumilly.
 Mme CANNAUD Marie-Thérèse, 30330 Connaux.
 CHANCLAUX Raymond, 75011 Paris.
 CHARPENTIER Michel, 54000 Nancy, qui, en plus de son don, nous fait part de sa compréhension envers la parution de notre journal qui n'a lieu maintenant que tous les deux mois. Comme il l'écrit si bien : « C'est sa continuité qui compte ! » Nous espérons que tous nos adhérents pensent comme lui.
 CHIEUX Edmond, 08300 Rethel.
 DUMOUR Edouard, 17180 Périgny.
 DEMONFAUCON Daniel, 36700 Clion.
 DESBOURBES Claude, 71110 Saint-Didier-en-Brionnais, avec nos félicitations pour son bon moral et sa forme à 85 ans.
 DESMERSERS Jean, 58000 Nevers.
 DESPAIGNE Antoine, 44100 Nantes.
 Mme DEVIE Odette, 08090 Fagnon, nièce de notre ami Pierre WARNESSON qui est hospitalisé à l'hôpital de Vouziers.
 Merci à Mme DEVIE et espérons quand même, qu'avec les progrès actuels de la médecine, on trouvera un remède pour une amélioration de l'état de son oncle.
 DORY Louis, 93230 Romainville.
 Mme DUMAS Michel, 19140 Uzerche.
 ENCELOT Gilbert, 41200 Romorantin.
 Mme FAILLOT Antoinette, 89160 Ancy-le-Franc.
 FEUILLET René, 17000 La Rochelle.
 Mme Vve FORTNET Pierre, 45370 Cléry-Saint-André.
 FOURMONT Charles, 75020 Paris.
 FOURNIER Jean, 17570 Les Mathes.
 FRANC Henri, 07100 Annonay.
 GAY Francis, 04320 Cruis.
 Mme GOURY André, 95260 Beaumont-sur-Oise.
 HAMEL Jules, 76000 Rouen.
 HURMAN Albert-Louis, 06400 Cannes.
 Mme JAUNEAU André, 41000 Blois.
 Mme LAURENT Huguette, 83600 Fréjus.
 LAYAN Georges, 47300 Villeneuve-sur-Lot.
 LEBRUN Amédée, 54570 Foug.
 LECLERC Roger, 76460 St-Valéry-en-Caux.
 LECOMTE Clément, 88700 Jeanmenil.
 LORION Roger, 10600 La Chapelle-St-Luc.
 LOUMENA Anselme, 64110 Jurançon.
 MAILLE Michel, 27200 Vernon.
 MAITENAZ Gabriel, 26100 Romans.
 Mme MANSUY Andrée, 88290 Saulxures-sur-Moselle.
 MARCOEUR Emile, 21100 Dijon.
 MARCY Paul, 30900 Nîmes.
 MAURICE Jean, 16480 Brossac.
 MENOUD François, 61000 Saint-Denis-les-Bourg.
 MESSIER Robert, 88240 Bains-les-Bains.
 MOLAGER G., 42110 Pouilly-les-Fleurs.
 MONROY Charles, 80110 Moreuil.
 MOREL Marcel, 70000 Vesoul.
 Mme MURIS Charlotte, 68000 Thann.
 PALMER Daniel, 04300 Forcalquier.
 PERALTA Louis, 11240 Mazerolles-du-Razès.
 POUILLY Albert, 59211 Santes, n'oublie pas la chorale P.G. conjointe à celle de la Tannerie de Tuttingen et de Nord Balhof et, à ce jour, est toujours en action dans cette discipline où il a une très bonne participation malgré son âge !
 PRON Marcel, 77320 La Ferté-Gauches, qui nous signale le décès de l'ancien P.G. DESSESSARD Paul, de Bellot (S.-et-M.) qui ne fait pas partie de notre Amicale. Nous adressons toutes nos condoléances à sa famille.
 RIGALL François, 66300 Thuir.
 Mme RIVIER Roger, 26320 Saint-Marcel-les-Valence.
 SAIZ Joseph, 50120 Equerdreville.
 Mme SAUVAGE Mari-Thé, 14123 Ifs.
 Mme SENECHAL Raymonde, 94100 Saint-Maur.
 SKOCZOWSKI Adam, 5331 Sundance-Drive - Livermore (Suisse).
 SOLANS Adrien, 65200 Bagnères-de-Bigorre.
 TRIPET Jean, 75015 Paris, qui écrit : « Nous touchons à l'âge où la troupe se réduit chaque année. C'est dans l'ordre des choses... et tout désordre n'est-il pas dans l'ordre ? »
 VATINEL Georges, 56390 Colpo.
 Mme VECHAMBRE Yvonne, 75020 Paris.

VETILLARD Marcel, 72590 Saint-Léonard-des-Bois.
 VICARIO André, 95240 Cormeilles-en-Parisis.
 Mme VIDONNE Paul, 74560 Monnetier-Mornex.
 BARDIN Marcel, 21200 Beaune.
 BROSSIE Jacques, 69510 Rontalon.
 CHARLOIS Roger, 89330 Saint-Julien-du-Sault.
 Mme BIHLER Yvonne, 52600 Torcenay.
 BROSSIER Marcel, 74700 Sallanches.
 CORTOT Lucien, 23360 Nancray.
 JAFFRAY André, 62158 L'Arbre.
 RACARY Henri, 95250 Beauchamp.
 SALVAGNIAC André, 78000 Versailles.
 SORET Jean, 76910 Criel-sur-Mer.
 Père THEVENON Georges, 69190 St-Fons.
 BERERE Roger, 71700 Tournus.
 BOUSSIN Emile, 35530 Servon-sur-Vicaine.
 Mme BUVRON Jeannine, 60180 Nogent-sur-Oise.
 CHARAMEL Charles, 71290 L'Abergement-Cuisery, qui trouve que les ans sont durs à porter !
 FABRE Jean, 82000 Montauban.
 Mme MARGOT Suzanne, 52250 Longeau-Percey.
 TREHEUX Roger, 78510 Triel-sur-Seine.
 AUVILLE Léon, 10150 Pont-Ste-Marie.
 CHIPAUX Edmond, 02840 Athies-sur-Lacon.
 GALMICHE René, 90200 Giromagny.
 MARTINET André, 55000 Bar-le-Duc.
 NAPPEZ Michel, 25140 Charquemont.
 NICLOT Maurice, 92400 Courbevoie.
 POUCHES Louis, 47230 Feugarolles.
 Père REMAUD Irénée, Ande, Côte-d'Ivoire.
 TRIPET Jean, 80700 Roye.
 DUBOSCO Jean, 40280 St-P.-du-Mont.
 Mme BUFFAVAND M.-Madeleine, 39240 Aromas.
 CADIOU Lucien, 69110 Foy-les-Lyon.
 CHAUD Etienne, 69009 Lyon.
 COUSSE André, 31310 Montesquieu-Volvestre.
 DURAND Pierre, 54700 Pont-à-Mousson, pour Le Lien de notre ami Ismaël RODRIGUES.
 FEVRIER Louis, 24600 Siorac-de-Ribérac.
 FOUQUET Fernand, 93200 Saint-Denis.
 GUERBERT Jules, 57380 Faulquemont.
 HUDAN André, 94370 Sucy-en-Brie.
 MARTEL André, 94700 Maisons-Alfort.
 MARTINENGI J.-P., 54250 Champigneulle.
 PIERREL Paul, 88250 La Bresse.
 PIRAT Léon, 39160 Saint-Amour.
 PRALUS André, 42300 Roanne.
 REGLIN Ferdinand, 49250 Mazé.
 ROCHE Emile, 69960 Corbas.
 SISTERNE René, 69470 Cours-la-Ville.
 BOUDET René, 69110 Ste-Foy-les-Lyon.
 CHARPENEL Julien, 26770 Taulignan.
 DELAOUTRE Gérard, 59680 Ferrière-La-Grande.
 FINET Ancelin, 7331 St-Ghislain (Belg.).
 GENOIS Marius, 13100 Aix-en-Provence.
 MAGUET Denis, 71400 Autun.
 Mme QUINTARD Françoise, 86600 Saint-Sauvant.
 RAMMAERT Joseph, 10160 Aix-en-Othe.
 SANS Jean, 66320 Vinca.
 VOINSON Robert, 88310 Cornimont.
 Nous remercions particulièrement Marcel SIMONNEAU, Président de l'U.N.A.C., qui nous charge de transmettre à tous nos camarades et à leurs familles, ses vœux les plus fraternels pour 1992. Santé surtout, nous écrit-il sur sa jolie carte qui évoque une image de notre captivité, et que cette nouvelle année vous soit favorable à tous points de vue.
 Nous continuons à remercier pour leur fidélité à notre Amicale et pour leurs dons, nos amies et amis :
 CASTELLS François, 11000 Carcassonne.
 CESAR Elie, 38510 Morestel, en lui souhaitant, ainsi qu'à son épouse, un meilleur état de santé.
 CHAREYRON André, 07190 St-Sauveur de Montagus.
 CHARPIN Claude, 24700 Montpont.
 CHAVEROT J.-Marie, 42780 Violay.
 DHAUSSY Victor, 83470 St-Maximier La Ste-Baume.
 DREVON Maurice, 38000 Grenoble.
 GOGER Alexandre, 72000 Le Mans.
 GRAS Léon, 02230 Fresnoy-Le Grand.
 GUERARD Raymond, 14240 Sept-Vents.
 GUY Georges, 81250 Paulinet.
 HENRY Jacques, 06520 Magagnosc.
 KLEIN Jean, 04150 Saumane-Banon.
 LAFOUGERE Pierre, 24000 Périgueux.
 LAVIGNE Henri, 07170 Villeneuve de Berg, qui se trouve hospitalisé et à qui nous souhaitons un bref retour chez lui. Son chèque nous a été envoyé par sa fille Josette que nous remercions doublement.
 LESOIVE Maxime, 76600 Le Havre, aimerait bien avoir des nouvelles de tous ses anciens camarades du X.B. Nous espérons qu'il retrouvera leurs noms dans la liste de nos adhérents qui paraissent dans Le Lien.
 MAFFEIS Jean, 54700 Pont-à-Mousson.
 MANQUAT Marcel, 38660 Le Touvet.
 MARTEL René, 49124 St-Barthélémy-d'Anjou.
 MONSAVOIR Raymond, 27950 St-Pierre-d'Autils.
 NADEAU Raymond, 17310 Saint-Pierre-d'Oléron.
 NASSOY Michel, 37000 Tours.
 PLANQUE Lucien, 94200 Ivry-sur-Seine.
 PONSONAILLE Jules, 48120 St-Alban.
 POUPLIER André, 08090 Charleville.
 ROCHE Jean, 69490 St-Romain-de-Popey.
 SAVARY Louis, 70200 Maguy.
 SERRE Pierre, 63620 Giat.

VAGANAY Pierre, 69700 Loire-sur-Rhône.
 VALENTINI Augustin, 20200 Bastia, en souhaitant de tout cœur que son traitement à l'hôpital lui sera efficace. Merci à son épouse.
 Nous remercions notre ami Maurice DREVON, Président de l'Association des anciens combattants « Flandre-Dunkerque 40 - Section Isère », qui nous présente à tous ses vœux les meilleurs au seuil de cette nouvelle année, sur une carte portant le tampon de : « La Sandbostelloise », amicale des anciens prisonniers des Stalags X.B. - A et C.J.
 A notre tour, nous lui adressons, ainsi qu'à tous les adhérents, nos meilleurs vœux pour 1992 et surtout une longue vie sans trop de maux.
 BLAISON Roger, 88800 Norroy.
 DEMESSINE Roger, 18310 Gracay.
 DEMICHEL Albert, 42840 Montagny.
 DION Paul, 54000 Nancy.
 DURAND Pierre, 54700 Pont-à-Mousson.
 HUGENOT Marc, 54220 Malzeville.
 LAIGNEL Lucien, 76600 Le Havre.
 STUCK Joseph, 88450 Vincey.
 BOUSSARD Henri, 69006 Lyon.
 DARCHIS André, 16086 Nanterre.
 GERARD Henri, 21000 Dijon.
 LENOIR Robert, 91650 Breuille.
 LIMAROLA Antoine, 94230 Cachan.
 Mme MOUGEL Marguerite, 88150 Oncourt.
 SAJNOG Wladislaw, 77380 Combs-La Ville.
 SONNEY André, 39130 Clairvaux-les-Lacs.
 VOLLOT Paul, 21000 Dijon.
 BERNIER Georges, 17200 Royan.
 CANDEILLE Noël, 62400 Béthune.
 BOYER-CHAMMARD Pierre, 92120 Montrouge.
 CHEDOTTE Pierre, 58230 Ouroux-en-Morvan.
 MARGUERIE Auguste, 35270 Combourn.
 MERLE Joseph, 92330 Sceaux.
 PINLON Max, 33260 La Teste.
 PRADALIER Joseph, Estaing.
 VANNI Baptiste, 13090 Aix-en-Provence, qui ajoute à sa cotisation : « Pace et salute » à tous.
 ARGUEL Emile, 12290 Ségur.
 HADJADJ Roger, 38390 Montallieu-Vercieu.
 PINSARD Valentin, 56330 Cahors.
 WEIL Marcel, 67000 Strasbourg.
 BROVELLI Henri, 90200 Giromagny.
 LEONARD Pierre, 08410 Bouzicourt.
 GOGER Alexandre, 72000 Le Mans.
 PONTIER Léon, 30100 Alès.
 PORTE Bruno, 75011 Paris.
 QUELLARD Francis, 83610 Collobrières.
 VIALARD Maurice, 63490 Saullanges.
 GONDRY Maurice, 93140 Bondy.
 MOUGIN Robert, 93700 Drancy.
 ALLAIN Jacques, 27200 Vernon, qui écrit avec juste raison : « Les années commencent à peser sur nos épaules à tous et les forces nous trahissent, mais il y a une chose qui ne faiblit pas, c'est l'amitié entre tous ceux qui ont connu la captivité ».
 ANDRE Edmond, 76240 Bonsecours.
 ANTOINE André, 10500 Brienne-le-Château.
 APCHAIN Léon, 53000 Laval.
 ARDONCEAU Roger, 91300 Massy, nous prie, par l'intermédiaire du Lien, de transmettre ses vœux et amitiés à tous les camarades de Schramberg et à tous les anciens P.G.
 ASSEAU Léon-Charles, 75015 Paris.
 AUBERT Marcel, 60000 Beauvais.
 BAILLET Alfred, 54360 Blainville-sur-l'Eau.
 BARANT Louis, 59620 Aulnoye-Aymeries.
 BARREAU Marcel, 72200 La Flèche.
 BAS Jean, 75013 Paris.
 BERTHE André, 51110 Bazancourt, qui écrit : « La santé est le seul trésor qui maintenant compte pour nous. Mais hélas ! combien encore la possèdent-ils ? En cette période de nouvelle année, n'oublions pas nos frères P.G. cloués sur un lit d'hôpital par la maladie. Priions pour eux ».
 BERTHOUD Bernard, 28340 La Ferté Vidame.
 BLANDIN Pierre, 35220 Châteaubourg.
 BOURCHANY Pierre, 42410 Peyrilhac.
 Mme BOUTEILLE Alphonse, 23400 Bourgneuf.
 Aumônier BRISMONTIER Maurice, 76044 Rouen. Toute l'Amicale souhaite fêter son anniversaire en 1992 pour ses 100 ans.
 BROCARD Roger, 06500 Menton.
 BRUNET René, 75018 Paris.
 CARTIGNY Raoul, 59590 Raimies.
 Mme CASANOVA Françoise, 13170 Les Pennes Mirabeau.
 CHAUVEAU Henri, 49330 Châteauneuf-sur-Sarthe, avec l'espoir que lorsqu'il lira ces lignes, l'opération de son épouse ne soit plus qu'un mauvais souvenir.
 CLOTTE Charles, 72100 Le Mans.
 Mme CHRISTOPHE P., 45000 Orléans.
 CRETE Maurice, 51530 Saint-Martin-d'Ablois.
 DUMAY Maurice, 78300 Poissy, qui vient d'être sacré le plus grand donateur de notre C.S. Encore mille fois merci.
 DAUBRIVE Henri, 52400 Bourbonne-les-Bains.
 DECLERQ Jean, 06160 Juan-les-Pins.
 DE MALHERBE Jean-Charles, 44000 Nantes.
 DENDAUW Emile, 59390 Lys-les-Lannoy.
 Mme DEPRET Joseph, 62161 Duisans.
 DUCATEL Jean, 80140 Oisement.
 ESMARD Fernand, 52330 Biernès.
 FERREY Léon, 28110 Luce.
 FILHOL Gabriel, 07460 St-Paul-le-Jeune.

COURRIER DE L'AMICALE (suite)

Mme FERRET Georges, (Mascotte du du Stalag V B), 93460 Gournay-sur-Marne, en souvenir de son père Charles BRANDT.
FOSSAT Rémy, 30160 Bessèges.
FOURCASSIES Lucien, 33410 Laroque.
FRANCOIS Paul, 24260 Le Bugue.
Mme Vve GERFAUD Richard, 75013 Paris.
GLEIZES Albert, 34220 St-Pons-de-Thomières.
GOBERT Pierre, 08300 Perthes.
GUILLOT Jean-Yves, 28800 Bonneval.
GUILLOTEAU Louis, 45480 Outarville.
GUINET Louis, 69360 Saint-Symphorien-d'Ozon.
HENNIAUX Edmond, 59550 Fontaine-au-Bois.
HERARD Germain, 10210 Chaource.
JANIN Georges, 25140 Charquemont.
Mme JANESSON Rosa, 75012 Paris.
JOSEIX Antonin, 69004 Lyon.
JOUILLEROT Gaston, 25150 Pont-de-Roide
KECK Alphonse, 28110 Luce.
LABIS Raymond, 60700 Sacy-le-Grand.

LAGET Gabriel, 34120 Pézenas.
LAMBERTI Michel, 94290 Villeneuve-le-Roi.
LASSIDOUET Louis, 33470 Gujan-Mestras.
LAUTERON Maurice, 71420 Perreccy-les-Forges.
Mme LEGON Félicie, 74130 Bonneville.
Mme LEGUILLOUX Paule, 75008 Paris.
LEVEAU Marcel, 94170 Le Perreux-sur-M.
LIVERNAIS Aristide, 45800 Saint-Jean-de-Braye.
LOEB Georges, 75016 Paris.
LOITRON Robert, 27330 Champignolles, qui, malgré sa générosité nous écrit : « Je voudrais faire mieux mais je ne peux pas ».
Nous ne t'en demandons pas plus, cher Robert, le plus important est de collaborer à notre Amicale.

CARNET NOIR

Nous sommes profondément peinés d'apprendre le décès de nos amis :
— Pierre DILLENSIGER, de Boussières, à l'âge de 82 ans. Cette triste nouvelle nous a été apprise par sa fille et par notre ami Léon Ancement qui, pendant la captivité, s'est trouvé en 1943 dans la même chambre que Pierre, à l'hôpital du Waldhotel (stalag V B).
— Notre ami Gaudron nous signale la disparition de Georges VALADOU, 75015 Paris, décédé le 2 février dernier.
— Pierre Spiral nous fait part du décès de son frère, notre ami Louis-Roger SPIRAL, Chef de Bataillon, Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre... survenu le 2 février 1992 à l'âge de 83 ans.
— Sarry Francisque, de Commelle-Vernay, Président de la section des A.P.G. de la région, nous fait part du décès de l'épouse de Joannès PERRET, porte drapeau de la section.

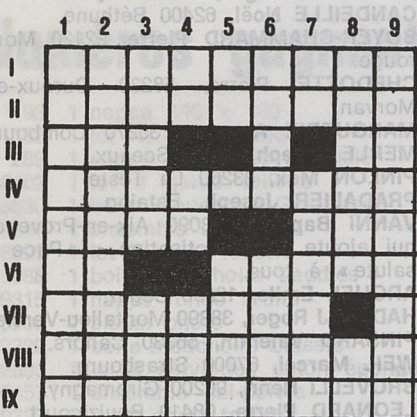
— DROVOT Maurice, 52800 Nogent-en-Bassigny.
— JACOB Charles, 18220 Azy, qui nous a quittés depuis plus d'un an.
— LEFORT Claude, 49100 Angers, qui est mort subitement le 2 février dernier dans sa 82^e année.
— VIVARELLI Dominique, ancien du V.B, qui s'est éteint, dans la maison de repos d'Oletta, dix mois après son épouse.

Nous renouvelons à toutes ces familles dans la tristesse nos sentiments de profonde affliction, et partageons leur peine. Nous leur adressons nos condoléances fraternelles.

RECTIFICATIF :

Echos et correspondances, Lien n° 479, col. 1 : Lire : Croix de guerre et non Croix du Combattant. Excuses.

Mots croisés n° 480 par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

I. - Souvenir déjà lointain que nos lecteurs ne peuvent oublier.
II. - Plantes dont on extrait de l'huile. — III. - Lorsque ce n'est pas une tâche insurmontable, on dit qu'elle n'est pas à boire ! - Nom donné à Dieu et en abrégé. — IV. - Classe d'animaux vertébrés parmi laquelle on range l'homme. — V. - La France le fit avec de grandes réjouissances le jour de la libération (de gauche à droite). - Pic des Pyrénées. — VI. - Drame japonais. - Empreinte laissée par notre privation de liberté. — VII. - Parer de couleurs variées, d'ornements divers. — VIII. - Formulera de vive voix ce qui était noté par écrit. — IX. - Pour tous les KGF, nos craintes l'étaient, de savoir tous les Français en danger sous l'occupation.

VERTICALEMENT :

1. - Ce n'était pas des vacances de passer notre temps dans ces lieux. — 2. - Notre libération l'a été pendant très longtemps. — 3. - Ce n'était pas comme au régiment, on n'y avait pas droit ! - Rivière de Suisse. — 4. - Le cœur de la bêtise. - Médium Fréquence en radiodiffusion. - On le fait aux cartes. — 5. - Instrument servant à égoutter les bouteilles. - Choisi. — 6. - A perdu son épouse. - Complètement amoindri de bas en haut. — 7. - Infinifit. - Complètement perdus. — 8. - Mammifère insectivore de Madagascar. - Note. — 9. - Attendras avec une confiance plus ou moins ferme.

Solution en dernière page)

COMMUNIQUÉ

Apposition d'une plaque-souvenir à la forteresse de Graudenz le 18 juin 1992.

A cette occasion, un voyage en Pologne est organisé du 13 au 22 juin 1992 (en car grand tourisme).

Pour tous renseignements on peut écrire ou téléphoner à : Jean MAURICE, Brossac 16480 Guizengard. Tél. 45 98 78 40 ou 56 02 10 79.

RECHERCHE

Une Lorraine, Klementine (Clémence) BECKER, de Sorreguemines, affectée en 1942-1943 au titre du STO à la ferme Roedelbronn à Osthoffen-Heessen, maintenant Dolberg près de Hamm en Westphalie, recherche les coordonnées actuelles des Kgf Français qui, dépendant d'un stalag de la région, s'y trouvaient en kommando à la même époque.

Renseignements à Pierre DURAND, 32 bis, rue Fabvier, 54700 Pont-à-Mousson, qui transmettra.
P.S. - Oma Josephine, la fermière du lieu, était encore de ce monde à l'automne de 1991. Plusieurs de ces anciens prisonniers de guerre « Franzose » lui ont déjà rendu visite, mais elle n'a pas conservé leur adresse.

LA GAZETTE DE HEIDE

AMICALE FRANCO-BELGE DES ANCIENS DE HEIDE

Janvier 1992.

Le mot du Président Roger MARQUETTE

Bien cher camarade,

Mes 85 ans m'ont rattrapé... avec tout le cortège d'astreintes et d'impossibilités.

Il me restera le souvenir des bons jours passés avec vous tous.

Ce fut ma joie et ma fierté d'avoir pu vous réunir pendant de si longues années.

Et malgré la continuité rompue, crois mon cher camarade, à ma toujours fidèle amitié.

Roger Marquette.

—O—

L'idée de fonder cette amicale, vint à Roger MARQUETTE, alors Homme de confiance du kommando 583, et à quelques autres, en 1944 quand la défaite allemande se faisait imminente. Il fut établi un statut, et un camarade, relieur de son métier, qui travaillait en Allemagne dans sa profession, se chargea du Livre d'Or relié en peau de porc, qu'ERKMANN a tenu jusqu'à sa mort en 1968.

A la libération je reçus comme beaucoup d'autres une copie de ce statut et une sollicitation d'adhésion. La réunion annuelle devait se tenir alternativement en France et en Belgique. Mais, pris par mes obligations familiales et professionnelles, je ne pus assister aux premières rencontres et je laissai tomber (Mea culpa).

Beaucoup plus tard, je rencontrai inopinément Georges LETINIER, que tout le monde connaît, qui passait au vert quelques jours de vacances, et qui me dit que l'amicale fonctionnait toujours. Il me donna l'adresse du trésorier ERKMANN et je m'inscrivis pour le rendez-vous suivant à Paris, en octobre, au Restaurant de l'Île du Bois de Boulogne.

Ce fut toute une expédition. Il me fallut retenir une chambre d'hôtel, me faire conduire à la gare et prendre le train, direct il est vrai, mais qui mettait cinq heures et demie pour faire le trajet au lieu des deux heures et demie actuellement avec le TGV...

Je retrouvai le lendemain au rendez-vous de la Place de l'Opéra la plupart de mes anciens camarades. Je reconnus tout de suite Erkmann qui avait énormément grossi ainsi que Marquette, Camus, le Belge Nicolas, Six, Demerlaire, Feillet en soutane, Prost Gaston très préoccupé par la santé de sa femme. Il avait troqué sa chevelure brune et bouclée contre une toison argentée et je ne le reconnus pas tout de suite, lui non plus ne me remit pas car j'avais pris dix kilos. Nous étions douze en tout.

Nous rejoignîmes Boulogne en voiture particulière et le repas, de qualité, nous fut servi sous une tonnelle dans une ambiance un peu frisquette et surtout un peu bousculée par les serveurs qui, à quinze heures, devaient « débaucher ». On traversa le lac en bac et l'on se donna rendez-vous pour l'année suivante en Belgique.

Georges Camus me conduisit en voiture à la gare de Lyon.

Je ne pus aller à Bruxelles l'année suivante, et, longtemps après, je retrouvai l'amicale dans cette ville.

Ce fut encore pour moi toute une aventure ; Gaston Prost devait nous conduire, Le Tinier, Erkmann et moi avec sa voiture. Il nous avait donné rendez-vous le dimanche matin à six heures, Porte des Lilas. Je retins donc ma chambre comme d'habitude à l'hôtel et pris le train, direction la capitale. Tout était bien combiné, mais un accident sur la voie de chemin de fer détourna mon convoi et le train fut dérouter sur une autre gare où il arriva tard dans la nuit. Mon hôtel ne me voyant pas arriver à l'heure prévue disposa de ma chambre, c'était son droit et ne put me loger. Je cherchai ailleurs, mais tous étaient complets. J'avisai devant la gare du Nord un café ouvert, je m'installai bien au chaud devant un demi et un sandwich car j'avais faim. A une heure le bistrot ferma, le garçon m'indiqua un établissement dans les parages qui restait ouvert toute la nuit. J'y allai et me calant dans un fauteuil, j'essayai de m'assoupir. Mais dans cette ambiance de noctambules, impossible de fermer l'œil. Je bus café sur café pour tenir le coup. A quatre heures la gare ouvrit, j'allai aux toilettes me laver et me raser (Gérard Jugnot n'avait pas encore tourné son film). A cinq heures je pris le métro jusqu'à la Porte des Lilas et après quelques moments d'attente je rejoignis mes trois camarades.

A Bruxelles je retrouvai quantité de Belges dont Raoul Béné, Nicolas, Alexandre et mes amis Français dont Marquette, fidèles au poste. Il y avait aussi un Serbe marié avec une Allemande qui était venu avec sa caravane et qui ne causait que l'allemand. Il s'appela Antic.

Au retour nous fîmes escale à Valenciennes où je fis la connaissance de Mme Marquette et de ses quatre enfants dont la nourrissonne Agnès, encore au biberon, qui logeait dans un hôtel voisin. Je devais la revoir par la suite car nous décidâmes d'admettre nos femmes à nos assemblées qui devinrent plus familiales et plus gaies.

Il fut décidé de faire la prochaine réunion en Allemagne, à Heide même, mais cette fois avec femmes et enfants. La date en fut fixée pour début août 1965, 20 ans après notre libération. Cette fois Mme Prost, rétablie, fut des nôtres, cela enleva à Gaston son masque soucieux. Je ne m'attarderai pas sur les retrouvailles, j'en ai déjà parlé. Nous eûmes le tort de ne pas informer la presse de notre visite. Le Landrat l'apprit, nous fit passer à la télé et nous proposa de nous prendre en charge, aux frais de la princesse (la sienne) pour plusieurs jours dans deux ans. Nous acceptâmes avec joie. Entre temps, je fis un infarctus et c'est avec douze kilos de moins qu'avec ma femme et mes deux filles je pris une nouvelle fois la route de Heide. Je retrouvai, outre Marquette et sa tribu, qui avait profité depuis Valenciennes, le Père Constant Briant, ex-P. G également, alors vicaire missionnaire au Maroc que convoyait son ami intime Léon Erkmann de confession israélite et même plus ou moins athée. Couple différent mais inséparable. De nombreux camarades qui n'avaient pu venir en 65 étaient présents.

Un an après, au printemps 68, Léon tomba foudroyé dans la rue par une attaque. Constant Briant le mois suivant, subit le même sort sur un trottoir de Rabat. Yavé et Dieu les ont rassemblés dans le ciel...

Francis Feillet, l'abbé, organisa pour nous une réunion à Port-Royal, chez les « bonnes sœurs ». Georges Camus qui avait eu un accident d'auto et qui marchait et parlait difficilement y vint quand même avec son épouse et sa fille. Bel exemple de fidélité et de courage.

On alla aussi à Epernay une autre fois. J'y vins avec ma femme et ma plus jeune fille. Puis à Amiens à « La Guinguette de La Belle Epoque ». J'étais seul et passai la nuit dans le lit du fils, carabin, absent, en compagnie d'un squelette (véritable) qu'il avait obtenu d'un gardien du cimetière, lequel proposait aux étudiants des os de relevés, les sauvant ainsi de la fosse commune. Je ne m'en aperçus que le matin au réveil, le mocchabée me fixait de ses orbites vides, le crâne coiffé de la faluche de l'étudiant. Je précise qu'il ne partagea cependant pas mon lit ! Ma pharmacienne d'épouse m'en avait tellement raconté que cela ne m'avait pas ému...

Nous allâmes également à Saint-Amand-les-Eaux, la bien nommée car il plut toute la journée. Le repas fut servi dans la grande salle de l'Hôtel des Thermes où en 39-40 mon colonel avait logé les bureaux de notre état-major, car nous occupions la région. Je pus retrouver ma logeuse âgée de 92 ans, heureuse de me revoir avant de mourir un an plus tard. Le repas fut animé par nos deux chansonniers de l'orchestre de Heide : Delépine et Fauconnier. Nous nous rendîmes après, en petit comité, chez Roger où nous attendait un énorme chapon rôti.

Vernouillet, avec sa vue splendide sur les boucles de la Seine, nous accueillit également. Nous étions presque une centaine car pour la première fois, les deux kommandos étaient réunis. Beaucoup de Belges. Notre amie bruxelloise Lili se laissa surprendre par le kirch de la vallée de la Haute Loue que j'avais apporté. Un farceur lui avait rempli son verre qu'en bonne flamande elle vida cul sec. On termina la soirée chez Therry l'ordonateur de la réunion devant un lunch copieux. Je rentraï me coucher à Paris dans la voiture de la sœur de Janine Marquette, encore une fois sous la pluie, accompagné de Letinier.

1982 nous retrouva à Ault où nous dégustâmes les moules de la Manche qui s'étalait devant notre restaurant. Retour chez Marquette qui avait préparé un en-cas bien garni.

En 1983 Commin Raymond nous reçut dans sa région près du Mans et nous passâmes la soirée chez lui à Sargé... Quelle boum ! Danses et musique durèrent jusqu'à 2 heures et demie du matin. La porte de ma chambre d'hôtel s'étant refermée pendant que j'étais aux toilettes, je passai le reste de la nuit sur un divan et ne pus fermer l'œil.

Ah ! j'allais oublier la réception de Gauthier à Vesoul, à la Maison du Combattant, vers la fin des

Suite page 5.

GAZETTE DE HEIDE (suite)

années 70. Pour nous faire digérer, il nous fit faire l'ascension de Notre-Dame de la Motte. Puis pour se faire pardonner, nous reçut le soir chez lui où nous fîmes largement honneur au champagne de sa cave, qu'il avait fameuse. Aussi s'exclama-t-il avec son accent vesoulien : « Vain Diou. Vous me mangerez ma RRR'TRAITE ! »

Puis il s'écoula une longue période durant laquelle la mauvaise santé de ma femme ne me permit plus de venir aux réunions.

En 1990, malgré le deuil cruel qui me frappait, je me rendis quand même à Savigny-L'Évêque où Commin, encore, avait organisé notre banquet. A son issue il nous reçut chez lui mais nous avions vieilli, l'ambiance n'était plus la même. On se contenta de déguster les rillettes et les diverses charcuteries, fameuses d'ailleurs, puis au lit de plus bonne heure.

Armentières nous reçut dans son cadre enchanteur et ce fut la dernière que tu devais présider, mon cher Chef. Nous ne nous doutions pas que ton discours serait le dernier, tu paraissais tellement en forme, malgré ton âge. Oui tu peux être fier de ton œuvre. Fier d'avoir su entretenir entre nous la flamme de la fraternelle camaraderie née sous les barbelés.

Au nom de tous mes camarades MERCI.

Ma Gazette dans le Lien sera toujours celle de Heide et tous les deux mois elle te donnera de mes nouvelles.

Roger et Janine, nous ne vous oublierons pas.

Jean AYMONIN - Kdo 583 X.A.

KOMMANDO 605 HOMMAGE

1940 - 1945 LA CAPTIVITE DES CORSES

Insigne des Officiers et Sous-Officiers Corses de l'Oflag V C en réponse sans équivoque aux prétentions italiennes.

Tous les anciens P.G. du VB qui, au cours de la captivité, sont passés ou ont séjourné dans le camp, se souviennent assurément des CORSES, de leur baraque particulière — mais accueillante —, de leur ténacité — le travail excepté —, de leur indiscipline — qui, souvent, valut à nombre d'entre eux cachot ou camp du Heuberg —, de leur fierté nationale face aux prétentions mussoliniennes... et au harcèlement allemand.



En hommage à ces bons camarades et en mémoire de ceux des leurs qui n'ont pas retrouvé leur île aux portes de la France, nous reproduisons ici le blason évocateur de cette RESISTANCE, dessiné par Lucien PIEROTTI à l'Oflag V.C... proche de Villingen. (J.T.)

Le Lien, notre cher journal, ne paraît désormais que tous les deux mois, personnellement je le regrette ; mais je ne veux pas épiloguer car, membre du Bureau, je respecte les décisions prises.

En tant que responsable du Kdo 605 je suis heureux de voir qu'une quinzaine d'amis fidèles ont, une ou plusieurs fois, donné de leurs nouvelles. C'est ainsi que grâce au Lien j'ai appris la naissance d'une petite-fille chez mes amis PARIS et, malheureusement avec retard, les décès d'amis très chers. Merci donc à CHEMARIN, CORTOT, COUDRAT, GALLON, HALLE-REAU, MARTEL, P. MARTIN, MOUGEL, NAPPEZ, MANCINI, PARIS, ROUX, SERRETTE.

Je voudrais, chers amis, en votre nom remercier tout d'abord l'ami TERRAUBELLA pour tout le travail effectué, et aussi VERBA et Mme, MOURIER, l'infatigable PONROY ainsi que Mme ROSE. Grâce à eux tous nous pouvons encore, et pendant longtemps je l'espère, avoir des nouvelles des uns et des autres, et garder dans nos cœurs le souvenir de nos chers disparus du kommando.

Roger LAVIER.

ROBERT HUITON, DE GENEVE, COMMUNIQUE :

KOMMANDO 746 RANTRUM (X.A). Réunion annuelle des anciens du 746, le 25 juin 1992, à l'Hôtel Ibis, Le Mans Centre, Quai Ledru Rollin, 72000 Le Mans. Prière de s'inscrire auprès du Père Eugène BRETHOME, 7, rue Hoche, 85000 La Roche-sur-Yon, avant le 10 juin. Indiquer le nombre de participants et l'adresse exacte.

C'était un homme droit qui, malgré un aspect qui paraissait parfois bourru, avait le sens de l'amitié et savait la pratiquer. Nous avions fait connaissance après la cessation des hostilités fin juin 1940 lorsque nous étions tous les deux, internés au camp de Neuf-Brisach en Alsace. Il avait eu la douleur de perdre son épouse, en 1987, à l'âge de 86 ans.

Quelques nouvelles maintenant.

Francis COGER semble très bien s'accoutumer de la retraite puisqu'il m'écrit qu'avec son épouse, il passent leur temps à lézarder ; comme ils sont, tous les deux, en bonne santé ils ne doivent pas être trop fatigués.

Par contre Mme VILLETTE a eu pas mal de soucis avec sa santé au cours des mois précédents. Nous lui souhaitons de se rétablir complètement et le plus rapidement possible.

Quant aux amis DEHOSSAY, GOBILLARD et MARTIN, les lettres et coups de téléphone échangés entre nous, permettent de dire que tout se passe bien chez eux. MARTIN n'a pas encore trouvé le moyen de se débarrasser de ses kilos supplémentaires et, paraît-il, il songerait à faire installer un ascenseur pour monter au... premier étage ! DEHOSSAY est toujours dans les travaux dans sa maison et, avant même qu'ils ne soient terminés, il envisage d'en entreprendre de nouveaux. Ah ! ces bricoleurs !

Mais que deviennent BAZEILLE, DIETTE, LUTINIER et ROUX ? Pas de nouvelles d'eux depuis un certain

temps. Mais puisque l'adage bien connu précise que « pas de nouvelles, bonnes nouvelles », on peut supposer que tout est pour le mieux dans leur foyer respectif. On aimerait quand même qu'ils le confirment. Bien amicalement à tous.

René LENHARDT.

(Texte reçu trop tardivement pour paraître dans le numéro précédent).

DEUIL

A l'aube de l'année nouvelle, Charles CHRISTOPHE, ancien du VB, membre sympathisant, bienfaiteur de l'Amicale et lecteur assidu du Lien, nous a quittés le 19 janvier, à l'âge de 80 ans.

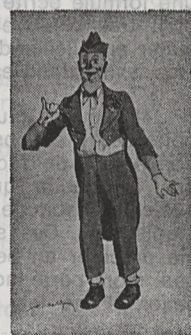
Soldat exemplaire, il avait appartenu aux corps francs déployés devant la ligne Maginot en 1939. Fait prisonnier, il refusa de se soumettre au joug allemand. En témoignent les quatre tentatives d'évasion qui lui valurent de purger quatre mois de détention à Rawa-Ruska.

C'était un camarade extrêmement modeste et serviable, très attaché à la cause « Prisonniers ». Son départ nous touche. Nous nous associons au deuil de la famille et lui présentons nos sincères condoléances.

Ses obsèques ont eu lieu le 22 janvier dans l'église d'Atton, son village natal. Dans l'assemblée figuraient de nombreux anciens P.G. et des représentants de l'Association de Rawa-Ruska. L'Amicale était représentée par Pierre DURAND.

Le coin du soutire

par Robert VERBA



LA MEDECINE MIRACLE

A la fin d'une réunion aux entretiens de Bichat, un médecin français invita trois de ses collègues à prendre un verre au bar de l'hôtel où ils étaient descendus. Il y avait un Allemand, un Russe et un Américain.

Ils discutèrent sur le développement de la médecine.

Chez nous déclara l'Allemand, nous avons fait des progrès énormes. C'est ainsi que nous avons pu prélever un rein sur un singe, le greffer sur un malade et six semaines plus tard ce dernier cherchait du travail.

Pas mal dit le Soviétique, mais chez nous nous faisons la même chose avec un pommou, et quatre semaines après la greffe le receveur cherche du travail.

Chez nous intervint l'Américain, notre médecine est bien plus efficace. Nous pouvons prendre la moitié d'un cœur sur un donneur, le transplanter sur un malade et deux semaines plus tard, ils cherchent tous les deux du travail.

Eh bien, je suis vraiment navré de vous décevoir, dit le Français, nous, nous sommes bien plus forts. Nous avons engagé plusieurs cultivateurs très doués dans leur métier. Ils nous ont planté une plante potagère extraordinaire. Une fois à point, cette dernière a été remise au chef de l'Etat, et quelque temps plus tard nous avons eu 15% de plus de demandeurs d'emplois !

STRAFFE KOMPANIE BROWEG, Kommando 1023, 1941

par le Docteur Alain GAUTHIER

à qui nous présentons nos excuses pour l'erreur de patronyme dans Le Lien n° 479, p. 6.

AU TRAVAIL

Il faut bien en prendre son parti. Que sommes-nous venus faire dans ce marais désertique ? 50 ans après je me pose encore la question sans pouvoir y porter réponse car la finalité de notre travail ne m'est pas encore apparue. En 1991 le marais est resté « le marais ».

Sans doute des canaux ont-ils été réalisés, des digues ont été construites mais il faudrait être ingénieur du génie rural de la région pour tenter d'y comprendre quelque chose. Historiquement il s'agissait de polders, des territoires conquis sur la Mer du Nord, travaux gigantesques initiés par le régime et cette partie du Schleswig Holstein s'appelait d'ailleurs « Adolf Hitler's Koog ». Koog voulant dire marais en platt deutsch.

On nous distribue des pelles. Je me souviens encore de mon désarroi devant cette pelle géante avec laquelle on devrait pouvoir, à condition d'en avoir la force physique culbuter de six à huit kilos de terre. Or jusqu'à présent je n'ai guère manié que le stylo !

La terre est spongieuse. La pelle s'enfonce assez bien mais quand on veut la basculer, le manche s'incurve et la partie métallique elle-même ne bouge pas ou de si peu. On entend des chuintements, comme si par un effet de ventouse, de l'air fusait en soufflant de la plaie créée par la section du sol, et dans le fond de la crevasse ainsi produite l'eau sourd. Deuxième essai. Le résultat est le même.

Un « werkmeister » (contremaître) s'approche. Mais non, pas comme cela. Et de me faire une démonstration. Il découpe une motte en forme de U jusqu'à former une espèce de cube, bascule l'ensemble et triomphant dégage une énorme motte de terre noire, gorgée d'eau qu'il retourne sur le côté après avoir opéré un mouvement circulaire de 180°.

J'essaie sa technique, bien décidé à montrer la plus noire des incapacités à cet exercice éprouvant. Au bout d'une demi-heure « mon tas » n'a guère progressé alors que mes voisins rivalisent d'ardeur. J'admire leurs biceps, leurs mains puissantes, les cals de leurs paumes... à l'évidence ce sont des « manuels ».

Le contremaître revient à ma hauteur : Was machst du als Beruf ? (quelle est ta profession). Student der Medizin (étudiant en médecine).

Yon yon yon Verflucht Mensch ! grommelle-t-il et il s'en va hochant la tête, manifestement écouré de la main-d'œuvre dont il a été gratifié et... méprisant ! Je suis un bon à rien.

Mais le travail s'organise peu à peu sur ce chantier qui me paraît réactivé après un abandon de quelques mois, peut-être les mois d'hiver. Des voies ferrées pour chemin de fer à voie étroite sont réparées et installées sur de nouvelles assises. Bientôt une petite locomotive, type Decauville, va apparaître traînant son chapelet de wagonnets. La rame va venir s'immobiliser face aux pelleteurs qui vont donc avoir à remplir ces maudits wagons suivant un rythme qui, est-il utile de le préciser, ira toujours en croissant.

LA NORIA DEMARRE, REGULIERE IMPLACABLE.

L'arrivée sur le chantier se situe aux environs de 7 heures - 7 h 30. Il y a dix minutes d'arrêt pour le « Frustuck » vers 9 heures. Les quelques civils et les Posten sortent alors de leurs « Tasche » (cet indispensable accessoire de tout Allemand sous le 3^e Reich, je veux dire la petite serviette de cuir bouilli) des tartines de pain de seigle enduites de saindoux ou de tranches de « Speck » ou de Kase... mais nous ? Rien !

A quand le Mittagessen ? C'est l'obsédante question.

Suite en page 6.

Straffe Kompanie Broweg suite

Vers 12 h 30 un wagon-plateau est accroché aux wagonnets et voici qu'apparaissent d'énormes bidons de 30 litres. C'est la soupe.

Elle va être engloutie avec avidité, presque «lappée». On nous a distribué des cuvettes émaillées et une cuillère marquée de l'aigle hitlérien tenant dans ses serres la svastika.

Mahlzeit! Cette soupe sera notre ordinaire quotidien. Pratiquement toujours la même. La base est une farine de gruau délayée avec du petit lait et de l'eau (un peu ce qu'on donne en France aux cochons) et dedans on a mis à gonfler des graines (orge ou maïs). De petits cubes rouges témoignent de la rarissime présence de carottes. Enfin d'autres cubes sont détectables ce sont des Steckrube, ces rutabagas qui ont vraiment été l'alimentation de base du prisonnier pendant ces années de misère. Les bons jours on trouvera aussi d'autres petits cubes ressemblant à de petites éponges. C'est du poumon de veau ou de porc, du «mou» comme pour les chats! Les camarades qui en détectent dans leur gamelle se félicitent d'avoir eu droit à un bifteck!

Valeur calorifique de ce brouet? Minime. Il faudra s'en contenter. Aussi pour améliorer notre table entreprenons-nous une chasse aux grenouilles qui foisonnent et qui sautent devant nous quand nous allons ou revenons du travail ainsi qu'aux escargots. Mais très rapidement ces chasses seront interdites. Les grenouilles sont hautement utiles à l'agriculture du Reich, les protéger est «Unentbehrlich» (indispensable).

Malgré ces interdictions le soir nous fricassons avec un peu de Tafel (margarine) les cuisses de ces innocentes bestioles qui, à défaut d'ail, de persil et autres condiments, ont du moins le mérite d'avoir le bon goût du fruit défendu.

Et les jours vont succéder aux jours, dans la monotonie et la grisaille, malgré des conditions climatiques qui furent heureusement favorables cette année-là au printemps et en été.

Mon incompetence a été notée et transmise à l'autorité supérieure. Le jugement est «sans appel». Je suis inapte aux travaux de pelle et me voici promu «Schmierer» c'est-à-dire graisseur.

On me remet un cylindre d'environ 500 centimètres cubes, doté d'un piston tout à fait comparable aux clystères de Diafoirus, un seau rempli d'huile de vidange et mon rôle sera d'injecter de l'huile dans les boîtes de roulement des wagonnets. Quatre par wagon. Je remarque qu'en posant ma seringue bec en bas celui-ci enfoncé dans la terre, il ressort plein de sable. La tentation est grande d'injecter ce sable dans les boîtes de graissage. Ce doit être excellent pour les billes.

J'ai ainsi injecté du sable et de l'huile et le résultat ne s'est pas fait attendre longtemps. Des essieux ont chauffé, des roues ont patiné, des carters de boîtes se sont fissurés. On ne m'a pas soupçonné.

Et les jours se succèdent, monotones épuisants. A peine quelques incidents dans la journée. Des empoignades avec les contremaitres qui nous harcèlent.

Il y en a deux. Un Allemand édenté, âgé de 63 ou 65 ans. Pas très fûté mais pas mauvais cheval. De temps en temps il me refille un morceau de pain qu'il n'arrive pas à mastiquer. Ma fonction itinérante m'a permis de l'approcher. On a parlé. C'est un ancien combattant de 14-18. La guerre Monsieur, gross malheur! Vous connaissez le refrain mes chers camarades!

Je souffre atrocement, le mot n'est pas trop fort, d'hémorroïdes thrombosées, compliquées d'une fissure anale. Je lui ai demandé d'essayer de me rapporter des suppositoires d'une pharmacie et lui ai même donné une formule écrite (en latin) car il m'a dit que le potard était très vieux et d'ailleurs je suis incapable de formuler en allemand. J'écris donc : Extractum thebaicum, etc... sans grand espoir.

48 heures plus tard il m'apporte triomphant une boîte de 18 suppos de fabrication très artisanale (F.S.A. abréviation de fac secundum artem) (fais-le selon ton art) inscription que les médecins de ma génération avaient l'habitude de mettre sur leurs prescriptions magistrales. Ces suppos auront au moins le mérite de me procurer un peu de soulagement. Ils ne soulageront pas mon porte-monnaie puisque n'ayant rien pour le payer, il me les offre!

L'autre contremaitre qui fait aussi office de mécanicien de la locomotive est un ancien prisonnier russe de 14-18. Resté en Allemagne après y avoir rencontré l'amour, il a été naturalisé et a épousé «sa» chleuh. Il n'est pas non plus mauvais bougre.

L'ambiance se détériore seulement lorsqu'un super-contremaitre, inspecteur des travaux finis apparaît à l'improviste et entreprend de tout régenter.

Il agresse ainsi, un jour, un de nos camarades et l'engueule copieusement en lui bourrant les côtes. Il a mal choisi son sujet. Ce camarade a une bonne pratique de la boxe et lui colle son poing dans la mâchoire lui cassant deux ou trois dents. Voilà notre homme crachant le sang, hurlant, appelant au secours.

Les Posten se précipitent en direction de la rixe. L'un d'eux tire un coup de feu en l'air. C'est la révolution.

Tous les P.G. tombent la pelle et se mettent à courir vers les deux adversaires. C'est une belle confusion. Que va-t-il se passer?

Malgré leurs armes il y a la loi du nombre et les Allemands craignent sans doute de ne pas s'en sortir dans l'immédiat sans dommages. Aussi le jeu se calme et le super-contremaitre ravale sa colère et sa salive ensanglantée. Si invraisemblable que cela soit, il ne portera pas plainte.

A la rentrée au kommando, le soir, nous redoutons le pire. Rien ne se produit. Mais vers 23 heures, alors que nous sommes endormis «Poursuivant (en rêve) dans nos courses une ombre aux étroites lascives», comme l'a écrit un de mes camarades poète prisonnier (G. Ville), rassemblement et séance de pelote nocturne.

LA PELOTE

Il y aurait beaucoup à dire sur ces intermèdes survenant à l'improviste au moins trois à quatre fois par semaine dont au moins une fois la nuit.

Sur un terrain d'environ un demi-hectare, marécageux lui aussi, couvert de bouses car les vaches y viennent paître, traversé par un «ru» au-dessus duquel court un réseau barbelé, nous devons courir, sauter, nous coucher de tout notre long, faire demi-tour, ramper dans le ruisseau la tête en immersion complète. La séance dure trois quarts d'heure, une heure, une heure et demie parfois. Elle s'accompagne de coups, de cris, souvent de coups de revolver toujours tirés par le Feldwebel. Est-ce un hasard ou son habileté au tir? Il n'a jamais touché personne et pourtant il n'utilise pas des cartouches d'exercice.

Inutile de dire si nous courons. La hantise est de le recevoir sur les reins lorsqu'il estime notre plat ventre insuffisant... et il ne s'en prive pas. C'est aussi d'avoir la tête maintenue dans l'eau par sa botte ou par le fil de fer barbelé qu'il met au contact de notre nuque avec cette dernière et sur lequel il exerce une pression particulièrement redoutable.

C'est très éprouvant. Tellement éprouvant qu'au bout de deux ou trois semaines de ce régime un de nos camarades belges, un costaud pourtant, craque.

J'ai gardé le souvenir de son nom. Il s'appelle CADET.

Il vient me trouver et me dit : «J'en ai marre saistu! On va crever là-dedans. Je ne «pouis» plus supporter tout ça. Je vais me blesser pour me faire évacuer».

J'essaie de l'en dissuader. Je lui dépeins les suites possibles, l'infirmité résiduelle. Je lui dis qu'il n'est pas sûr du tout qu'il soit évacué. Rien n'y fait.

Le lendemain, il pleut. Le sol est glissant. Il en profite et au passage d'un wagonnet met sa main sur le rail. Le wagonnet lui écrase les cinq métacarpiens.

Aussitôt je suis appelé. J'ai en effet conservé mon brassard avec Croix Rouge. Je suis aussi diplômé infirmier. Etudiant en médecine en fin de deuxième année, mais mon inscription n'ayant pas été validée, j'ai été mobilisé à la XI^e section d'infirmiers militaires et ai passé en décembre 39 avec succès le Caducée. Le Feldwebel m'appelle en se moquant «der Arzt»... le médecin.

Inutile de dire que je n'y connais pas grand-chose bien qu'à cette époque un étudiant en médecine pouvait fréquenter l'hôpital dès le début de ses études et que celui qui avait envie d'apprendre et de travailler pouvait faire des tas de choses pratiques au contact des externes et des internes.

La pléthore médicale était inconnue et bien entendu je savais déjà piquer, panser, immobiliser une fracture et même recoudre une plaie.

Malheureusement dans ce camp le matériel sanitaire en dotation était quasi-inexistant. Des bandes de papier. Des compresses en «zellstoff». Du coton cardé. De la Sepso Tinktur (l'équivalent synthétique du Mercurochrome). Des pastilles Solventes pour les bronchites. Un peu de Prontosyl (l'équivalent de notre Rubiazol) et des comprimés de Tannalbin contre la diarrhée.

L'examen de la plaie permet de conclure à la gravité. C'est une fracture ouverte avec écrasement des métas, section des tendons extenseurs. Ça saigne, la plaie est souillée. Avec un garde plus pâle que la victime nous reconduisons le blessé au camp.

Je dis Feldwebel : «Il faut l'hospitaliser d'urgence».

C'est un refus. Se tournant vers moi : «Tu vas très bien le soigner. Tu es très habile. Il guérira très bien».

Personnellement je ne suis pas aussi optimiste, mais contre la force que faire?

Je vais donc nettoyer la plaie aussi bien que possible et avec ce dont je dispose. Je vais la panser... avec du papier.

Tenez-vous bien! Il n'y aura aucune infection. En un mois la plaie sera à peu près cicatrisée, honorable. Bien sûr, il gardera une impotence fonctionnelle, ne pourra étendre ses doigts mais conservera un certain degré de préhension.

Qu'est-il devenu? Vit-il? Si oui et si ce papier tombe sous ses yeux j'espère qu'il me le dira.

Cette aventure découragera les candidats à l'automutilation même les plus téméraires et je ne garde pas souvenance d'autres accidents graves.

ANOMALIES DE COMPORTEMENT DU FELDWEBEL

Ce Feldwebel était tout de même un curieux personnage. Il refusait d'envoyer un blessé grave à l'hôpital. Il ne voulait pas entendre parler de malades et pourtant...

Un matin, je me réveille et ne puis ouvrir les yeux. Mes camarades me disent que je suis enflé, bouffi. Effectivement je me tâte et ressens un gros œdème mou. Mes membres inférieurs ont doublé de volume, mes chevilles ont disparu. Je ne puis mettre mes brodequins.

Une sentinelle appelle le Feldwebel. Il m'enjoint de rester couché, de ne pas bouger. Pour un peu il s'attendrirait! Je ne mène pas large. Que concocte-t-il dans sa tête?

En fin de matinée, un bruit de moteur, chose rare dans ce coin perdu. Je réussis à retrouver une paupière et aperçois une «coccinelle» de laquelle s'extrait un grand homme maigre portant une casquette de marin à la Helmuth Kohl.

Le Feldwebel le conduit près de moi. Je ne comprends pas grand-chose à leur entretien mais je définis sans difficultés qu'il s'agit d'un médecin. Il m'examine sommairement, très sommairement et j'entends le mot «Entzündung» qui veut dire «infection». Je ne suis pas d'accord du tout avec ce diagnostic. Je n'ai aucune plaie et d'ailleurs, si j'avais une lymphangite pourquoi mes deux jambes seraient-elles enflées et pourquoi ma figure?

Personnellement je penche beaucoup plus vers une carence vitaminique. Nous ne mangeons que des saloperies depuis longtemps. Aucun légume, pas de verdure, pas de fruits. Vais-je avoir le scorbut? Les médecins ou les futurs médecins et à plus forte raison ceux-ci imaginent toujours le pire pour eux... et déjà il me semble que mes gencives me font mal! Je pense aux malheureux marins dont j'ai lu les histoires et dont je redoute de partager le sort tragique.

Me voici donc condamné à prendre de l'Eubasin, un sulfamidé très en vogue à l'époque en Allemagne. Il est efficace dans les infections mais mal supporté et donne de violentes nausées. Heureusement à sa prescription il a ajouté des vitamines A, B, C et D. Tout l'alphabet y passe! J'avale les vitamines de bon cœur et planque les sulfamides dans une réserve (on ne sait jamais). Je pense d'ailleurs que ces comprimés furent utilisés par l'ami CADET dont j'ai conté l'histoire tout à l'heure. En quelques jours je recouvre une allure normale et peux reprendre mon activité.

Pourquoi cette brute épaisse a-t-elle eu soudain ainsi soin de moi? C'est la seule fois pendant tout séjour qu'un médecin a pénétré dans le camp.

LE TONNEAU DES DANAÏDES

A mesure que le temps passe le moral ne va pas en s'améliorant. Les rares nouvelles qui nous sont communiquées sont toujours des «Sondermeldung» de victoires allemandes itératives. Nous avons pris ceci. Nous avons fait tant de prisonniers. Nous avons coulé tant de Brute Register Tonn. Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts! Là au moins c'est vrai! Pour l'heure!

Les rythmes de travail s'accroissent provoquant l'épuisement. Le courrier est rarissime et sans doute volontairement non distribué.

Mes parents ont conservé, classées, les lettres que je leur envoyais. Je n'en ai retrouvé aucune correspondant à cette période de ma captivité.

Nous creusons toute la journée une espèce de canal qui finit par atteindre environ 3 mètres de large. Les déblais sont entassés de chaque côté grâce à la noria des wagonnets.

L'eau apparaît dans le fond ainsi mis à nu et rapidement elle atteint 30 à 40 centimètres. Et puis à mesure que les déblais augmentent de volume leur poids sans cesse accru provoque la remontée du fond du canal que nous avons creusé et il n'y a plus qu'à recommencer. Ce travail nous paraît imbécile! Le font-ils exprès? Je voudrais pouvoir dire oui pour l'honneur des ingénieurs du génie rural allemand... mais je n'en suis pas tellement sûr!

Les séances de pelote, fréquentes, longues, imprévues aggravent la situation. C'est vraiment très démoralisant et les plus solides ont des passages à vide.

LA MORT DE MAX

Précisément il y a au camp un prisonnier polonais dont le moral est si atteint qu'il présente des troubles de comportement. Il s'isole, ne parle à personne, sort de sa poche un porte-feuille d'où il extrait des photographies de sa femme et de ses enfants. Il les embrasse, pleure, refuse d'être consolé. Son comportement est tellement sinistrique que le Feldwebel a décidé qu'il était vraiment inapte à tout service et le laisse errer seul dans le cantonnement le considérant sans doute irrécupérable.

J'ai su plus tard que c'était un ancien pilote de chasse polonais servant dans la RAF et qui avait été abattu au cours d'un raid sur l'Allemagne. Pour tout le monde c'est Max. Or le Feldwebel m'appelle aussi parfois Max... on s'y perd!

Un jour où il est resté à errer seul dans le camp il s'en va car la porte est ouverte, mais il ne cherche pas à fuir. Il est seulement perdu dans ses pensées. Il sera bientôt ramené au camp mais le Feldwebel l'emmènera à une «corvée de bois». Et l'on sait ce que cela veut dire.

Il sera abattu d'une balle tirée derrière l'oreille. J'ai vu le trou fait par le projectile dans son rocher.

Son cadavre sera ramené au camp sur une échelle servant de brancard et sur ordre du Feldwebel il restera exposé à l'air libre pendant 3 jours; il nous faudra courir et sauter au-dessus de ce cadavre pour bien nous persuader que toute évasion est impossible et que, si elle a lieu, elle est punie de mort!

Cet événement créa une ambiance tragique car il s'agissait ni plus ni moins que d'un assassinat.

UN DIMANCHE

A LA CUEILLETTE DU LIN

Un autre événement devait avoir aussi des conséquences qui auraient pu être tragiques. En fait il précéda de peu notre départ de ce bagne.

Nous ne travaillons pas le dimanche. Par contre, en général, nous avions droit le soir à une séance de pelote sur mesure et d'autant plus perverse que le Feldwebel avait absorbé de schnapps. Ces soirs-là il était vraiment diabolique.

Or, un samedi soir nous surprénons la conversation qu'il tient avec un fermier du voisinage venu lui demander pour le lendemain une main-d'œuvre prisonnier, un «Lei zu pfluken» (pour aller cueillir le lin).

Il retourne sur le côté après avoir opéré un mouvement circulaire.

Suite page suivante.

STRAFFE KOMPANIE BROWEG suite

La nouvelle se répand comme une trainée de poudre et sécurisés par la Convention de Genève qui, comme je l'ai dit est placardée dans le camp, nous décidons collectivement ce travail interdit par les textes.

Ce fut un beau numéro de cirque!

A 8 heures : In Linie antreten, Marsch, marsch. Briefing du Feldwebel : « Aujourd'hui c'est dimanche. Le soleil brille. J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'aller vous promener et d'aller cueillir de belles fleurs ».

Les ruraux savent ce que c'est que le lin dont la tige pleine de silice a la particularité d'être très coupante et de vous mettre les mains en sang si l'on n'a pas de gants protecteurs. Nous n'avons vraiment pas besoin de cela. Ce repos du dimanche n'est pas volé. Et puis c'est une magouille et nous sommes sûrs que si le Wehrkreis était au courant de cette combine du Kdo Führer avec un civil (moyennant gratification) il irait « au trou » à son tour pour commencer, serait sans doute envoyé ensuite sur un théâtre d'opérations, ce que tous les gardiens redoutent au maximum!

Je fais du forcing encourageant nos camarades à refuser cette corvée supplémentaire.

Dimanche matin. In Linie antreten... Still gestand. Rechts, Um. Vorwärts, Marsch.

Personne ne bouge.

Was, was? De l'insubordination? La révolution? On va bien voir. Les commandements sont réitérés à l'octave supérieure. Même réponse.

Et voilà le pétard brandi. Un chargeur enclenché.

Les Posten sont appelés à la rescousse. Chargez vos armes!

L'interprète prend la parole. Herr Feldwebel. C'est aujourd'hui dimanche. La Convention de Genève interdit le travail. C'est affiché dans le camp.

Sa colère éclate. La Convention? Je lui ch. e dessus. Je vous emmerde... Ici c'est moi qui fais la loi. Je n'ai pas l'habitude de n'être pas obéi. Garde à Vous.

A mon tour je sors des rangs : « Herr Feldwebel, je suis infirmier et couvert par la Convention de Genève », il m'interrompt : « Toi, Max, rentre dans ta baraque et fous-moi la paix! »

Les sommations sont faites revolver et fusils (il y a six ou huit gardiens) le canon sur le ventre des prisonniers qui font face.

Ils n'auraient sans doute pas tiré mais sait-on jamais avec ces excités? Tout le monde pense à Max!

Les gars font « à droite » et s'en vont aux champs. Tous... sauf moi. Bien sûr en rentrant ils avaient les

mains en sang, pestaient comme de beaux diables et nous avons eu droit à une séance de pelote... cousue main!

Pour ma part il m'a quand même puni. J'ai dû rester au garde-à-vous, en plein soleil, l'après-midi, sur une brique posée à terre.

Combien de temps? Je ne m'en souviens plus mais j'ai trouvé le temps très très long et plusieurs fois j'ai perdu l'équilibre. Le gardien qui me surveillait était aussi embêté que moi et ne m'a pas cherché querelle.

FOUILLE DE L'ABWEHR

Mais tout se sait, en Allemagne comme ailleurs, cette aventure a filtré et est parvenue aux oreilles du Haut Commandement. C'est sans doute en relation avec cet incident que quelques 48 heures plus tard nous avons subi une descente de l'Abwehr.

On nous a rassemblés au lieu d'aller au travail, après nous avoir fait prendre toutes nos affaires et nettoyer les baraquements.

Déjà nous nous réjouissions à la pensée de quitter ces lieux inhospitaliers.

Nous étions là depuis une bonne heure en attente, lorsque deux camions ont surgi précédés d'une Mercedes « feldgrau ». Des hommes en armes ont sauté des camions. Deux bonnes douzaines. Curieusement les gardes du camp ont été mis sur la touche.

Qu'allait-il se passer? Nous n'en menions pas large. Ils ne vont tout de même pas nous fusiller pensais-je. Allez donc savoir, avec ces c.s-là!

Et bien non. Ils ne nous ont pas fusillés sinon du regard. Ils nous ont fait mettre à poil complètement et nous avons eu droit à une fouille en règle.

Je ne l'ai pas dit, mais nous en avions déjà eu une en arrivant et je me vois encore faisant glisser par ma jambe de pantalon l'insigne du NSDAP que je portais pendant mon évasion et que j'avais réussi à subtiliser. Je l'avais écrasé sous mon brodequin.

C'est incroyable ce qu'une fouille peut révéler. Incroyable quand on pense qu'il s'agit de gens qui ont été dépourvus de tout et qui arrivent à reconstituer un trésor de guerre avec cartes, boussoles, faux-papiers Reichmarks.

Pour ma part, j'avais dans mon porte-feuille outre une photo (geprüft) de mes parents et de ma fiancée, une image de la Sainte Vierge. Quelle comédie le Feldwebel n'a-t-il pas fait ce jour-là?

Was ist das? Une image de la Sainte Vierge Marie. Was? Wozu dient es? A quoi ça sert? A prier, répond l'interprète.

A prier, à prier! des foutaises tout ça, et de partir d'un gros rire sarcastique, de déchirer l'image, de la jeter à terre, d'en piétiner les morceaux en esquissant dessus une espèce de danse du scalp.

Aujourd'hui, la fouille est encore plus sévère. Rien n'échappe à l'œil vigilant des sbires teutons.

Et tout se termine aussi rapidement que cela a commencé. Rhabillez-vous, Rompez les rangs et la troupe disparaît aussi vite qu'elle est arrivée, dans un nuage de poussière.

Le soir nous avons eu droit à une séance de pelote soignée. Le Feldwebel avait dû se faire engueuler, car il était anormal qu'ayant déjà été fouillés on découvre dans nos bagages des cartes, de l'argent et autres objets prohibés.

Les choses n'ont pas traîné. Encore trois ou quatre jours de travail. Pas de pelote. Le Feldwebel semble soudainement calmé. On subodore que quelque chose va se passer.

DISSOLUTION, DISPERSION

En effet, à l'improviste nous vici à nouveau rassemblés avec toutes nos pauvres affaires. Des camions arrivent dans lesquels on nous fait monter et nous allons nous retrouver au bord de l'Elbe, à Veddel, près de Hamburg, un endroit où il vaudra mieux ne pas se trouver en juillet 43.

Nous découvrons un kommando coquet qui fleure bon le pin et le neuf. Nous allons travailler quinze jours à coffrer des hangars en ciment pour les sous-marins.

Le cauchemar est fini. Nous n'en croyons pas nos yeux. Il y a des lits avec des matelas (neufs), des petits draps à carreaux bleus et blancs, des nappes sur les tables et, comble de bonheur, à notre arrivée qui a été précédée d'une séance de douches et d'épouillage dans un grand établissement spécialisé, une soupe à la tomate (la meilleure soupe à la tomate de ma vie) nous a été servie ainsi qu'une collation copieuse.

Nous chantons, plaisantons et rions. Mais le rêve ne durera pas longtemps dois-je le préciser. Tout cela était monté pour une inspection de je ne sais quel gros bonnet de l'armement. Le lendemain, le décor pimpant avait disparu. Disparus les nappes, draps et matelas. Des paillasses et une couverture propres et une nourriture comme partout ailleurs nous étaient servis.

C'était la captivité au rythme normal. Mais le cauchemar était fini.

Dr A. G.

LES CROQUENOTS DE FOOT, DE HENRI FISSE

La scène se passe au printemps de 1920 à Bordeaux, l'ami Henri est âgé de seize ans. Il achève ce 30 avril son premier mois de travail. Fier de lui il remet à sa mère, veuve de guerre avec deux enfants, les 50 francs gagnés comme saute-ruisseau dans une banque sise Cours du Chapeau-Rouge, face au Grand Théâtre de la ville. Cet argent est le bienvenu à la maison où la vie quotidienne est difficile... Pourtant, ces quelques francs, la mère les laisse à son garçon, comme un encouragement à persévérer...

Dans une de ses longues lettres qui le caractérisent, il raconte : « Je rêvais de m'acheter une paire de souliers de foot, des vrais, car je jouais avec le brave « frangin » L. Tisseyre au C.A.B. (club Béglais), où l'on recevait plus de gnons que de primes de match ».

« Serrant mes 50 francs, je partis en chasse... Rue Sainte-Catherine mes yeux s'agrandissent au fil des boutiques : 70, 80, 90 francs la paire de grolles! Mon rêve s'envolait... », quand une idée lui vint : Mériadec! C'est le quartier « puces » de Bordeaux, pouilleux mais pittoresque, dangereux mais attirant, où tout s'achète et se... vend — aujourd'hui rasé, on y a édifié un complexe immo-commercial froid, compassé et dépourvu de toute chaleur humaine —. Voici Henri en piste donc à Mériadec :

« Et cherche que je te cherche, rien, nada! Quand un soir de la mi-mai, sur le coup de sept heures du soir, surprise, alegría mia, l'objet de mes désirs trônait là entre deux candélabres garantis XV^e et un bidet rouillé, près de la Fontaine aux lépreux!

M'étant arrêté et les admirant, une femme âgée et édentée surgit de la fontaine, un litron de rouge à la

main et me dit : Que cherches-tu petit? Que voulais-tu que Fisse répondit. Je regarde Mme ces souliers, c'est quelle pointure? et quel en est le prix? Les réponses fusèrent entre deux goulées : « C'est du vrai cuir de Russie. Intactes! du 41! Le prix 50 F, parce que tu aimes le sport et que tu as une bonne bouille (mot d'argot bordelais). Essaye-les, tu vas y rentrer comme dans du beurre. Essaye-les, ça ne coûte rien ». Dernière goulée. Le litron finit de mourir, pendant que moi j'essayais.

Oh, pour y entrer, j'y entrais, moi qui chausçais du 41 petit. J'en fis la remarque, mais l'autre par l'odeur alléchée « de mes sous » me démontra qu'en mettant du papier au fond bien tassé d'une part et d'autre part, en faisant du sport, mes pieds allaient avec l'âge se développer! J'y serais très vite comme dans un « fauteuil ».

Malgré mes tentatives de marchandage, rien à faire. « Tu les laisses et tu vas t'en acheter des neufs en carton bouilli rue Ste-Catherine »

Pauvre con que j'étais, j'acceptai... je donnai mon argent et elle me fit cadeau d'une paire de bas rouges, mangée par les rats. « Une fois raccomodés ils seront comme neufs », dit-elle.

J'emportai mes trésors, et dès le lendemain soir je me mis à bourrer le fond de mes souliers, m'aidant d'un burin et d'un marteau. Une feuille de journal, plus une autre et « tape, tape sur ton battoir, tu dormiras mieux ce soir ». J'essayais. Au poil! Le dimanche, fier comme Artaban, à 15 heures j'étrénnais mes godasses (nous étions 3 sur 11 à porter de vraies « grolles » (mot d'argot béglais) de foot. Au 2 ou 3^e dégageant

le bout du soulier s'entrouvrit, comme dans le film « Les dents de la mer » avec B.B. dans le rôle de requin.

« Las bist « passat » lou balloun (tu l'as vu passer le ballon?) Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. Le deuxième soulier imitait son frangin, sous les rires moqueurs des copains, surtout les 8 ou 10, en souliers de leur père, ou de ville, des jaloux!

J'attendis le lundi pour aller confier ma détresse à mon bouif qui examina longuement mon trésor, me demanda où j'avais acheté et combien. Réfléchit et le verdict tomba : « Tu t'es fait avoir comme un enfant de troupe (c'était un ancien militaire), ce n'est pas du 41, mais du 43 grande pointure! pour un gars de 25 à 35 ans! Je peux te les arranger parce que tu es de la rue, et que j'ai connu ton père. Mais c'est minutieux car il va falloir, en les recousant, que je gagne deux pointures. Et cela sera cher vu le temps que je vais y passer. 30 F. Boum! Que décides-tu? »

Sans hésiter je répondis : Allez-y, mais que je les aie samedi sans faute. Je dois révéler ici que, la semaine, en sortant chercher des timbres fiscaux, quotidiennement, Hatoum mon employeur me donnait un cigare que je gardais précieusement. Je montrai au bouif celui du jour et le lui donnai, sachant qu'il fumait comme un pompier, en lui disant : je pourrais en avoir 20 pour samedi — ma petite réserve —.

« Affaire conclue! Tope-là! »

Ce madré de padre il n'y perdait pas, et moi non plus...

Et voilà, c'est mon histoire de godasses et le début de mon apprentissage de la vie, qui m'en fera voir bien d'autres!

H. F.

HISTOIRE MILITAIRE

Avant la guerre de 39-40, la ville de Metz avait la réputation d'être la garnison la plus étoffée de l'Est de la France. En effet, outre le gouverneur militaire, siégeant au centre de la ville, elle renfermait un grand nombre d'unités représentant la quasi-totalité des Armes et Services de l'Armée.

Parmi les régiments d'infanterie présents, figuraient les deux « chouchous » des messins, les 146^e et 151^e R.I., ce dernier, commandé à l'époque par le Lieutenant-Colonel de LATTRE de TASSIGNY. N'oublions pas aussi de citer le 13^e Régiment de Tirailleurs Algériens, cher à notre ami Jean AYMONIN.

Le 15 avril 1935, la garnison gagnait un nouveau corps de troupe, le 80^e Régiment d'Infanterie, stationné précédemment à Narbonne. Les circonstances du transfert de ce corps de troupe à Metz n'étaient pas connues. Un ancien du 80^e R.I., le Capitaine honoraire Jean BELMONT, ancien sergent musicien du régiment (1929-1937), les raconte dans le journal « Le Retraité Militaire ». Nous remercions sa rédaction qui a eu l'amabilité de nous laisser disposer du document.

« Il venait de Narbonne où il tenait garnison depuis la fin de la guerre 1914-18. La ville était fière de son régiment et lui portait une véritable affection. Cependant, à partir de 1934, on assista à un début de manifestations contre l'armée dans la région narbonnaise, suite naturelle des événements du 6 février de la même année à Paris : sifflets dans la rue au passage d'un officier ou lors d'un concert par la musique militaire sur le kiosque, cris hostiles à l'armée lors du défilé des troupes traversant la ville au retour de manœuvres. Tout cela aboutit aux troubles plus violents qui éclatèrent le 11 novembre 1934, lorsque le 80^e R.I. défilant baïonnette au canon, arriva, devant le Monument aux Morts de la guerre 14-18 pour lui rendre les honneurs au cours de la prise d'armes traditionnelle. C'est alors que des groupes de manifestants voulurent empêcher le déroulement de la cérémonie en s'infiltrant de force dans les rangs de la troupe, tirant les hommes par le bras et criant : « A bas l'armée! Rentrez chez vous! » Tout cela en présence d'une foule de Narbonnais blêmes d'émotion. La fermeté et le sang-froid des cadres, officiers et sous-officiers, commandant le coude à coude et la cadence de la marche évita le désordre jusqu'à l'intervention de la police et des gendarmes. A la suite

de plusieurs arrestations, l'ordre fut rétabli et la cérémonie s'acheva dans le calme.

La réaction du gouvernement ne se fit pas attendre : dès le mois de mars, la ville de Narbonne, rendue responsable des manifestations hostiles à l'Armée, devait être punie : le 80^e R.I. lui serait retiré pour être envoyé à Metz, de plus, il ne serait pas remplacé ».

Le régiment fut vite adopté par la population messine, surprise au début de voir ces soldats narbonnais, le chef recouvert d'un large béret basque et leur accent méridional.

Les familles des militaires ayant pu rejoindre, trouveront rapidement à se loger entourées des meilleures attentions de leurs voisins.

Qu'est devenu le 80^e R.I. pendant la guerre? Au jour d'aujourd'hui, le régiment ne semble pas avoir été reconstitué, du moins pas à Metz, redevenue garnison française, allégée, comparativement à l'époque héroïque s'échelonnant de 1918 à 1939.

Pierre DURAND.

« TOURLOUSINES !... »

(Ceux de 1939 - 1940) Roman inédit d'André BERSET.

Après « L'ENCHTIBE » ou « Les joies militaires » nous contant les mésaventures farfelues d'un appelé de la classe 38, André BERSET nous dépeint, à sa façon, la guerre 39-40, dans son nouveau roman intitulé « TOURLOUSINES » ou « Les cinq croix de guerre ».

Et comme, chez notre facétieux auteur maison, l'ironie des choses côtoie toujours les drames humains... attendez-vous à du truculent.

Après tout, n'est-ce pas l'image exacte de la vie ?

PREMIERE PARTIE

LA LIGNE MAGINOT

Trois jours que le pays est en guerre...

A dix-sept heures exactement ça a commencé.

Les Français ont reçu ça dans la margoulette, comme un upper-cut de Max Baer dans la tronche d'un clodo anémique.

Ils en parlaient, bien sûr, mais ils n'y croyaient pas tellement. Le masque à gaz qui n'allait à personne, surtout pas aux guignols qui avaient de grands pifs. Les exercices d'alertes au cours desquels des braves, nantis de responsabilités dérisoires, en profitaient pour caresser les croupes des lamedées. Les lampes électriques qui, teintées de bleu, ne servaient plus à grand-chose. Les appelés qui n'avaient pas de croquenots à se mettre dans les paturons, et qui se baladaient en uniforme, avec des chaussures basses jaunes. Tout ça ne faisait pas très sérieux.

Les gens se mariaient ou se foutaient de la fiolle des alarmistes. Et puis, tout à coup, patatras ! Voilà qu'on leur bonit dans les étiquettes que ce n'est pas de la rigolade. Que les chleus ont envahi la Pologne qui est, comme qui dirait, notre sœur jumelle. Qu'on doit respecter les accords passés avec elle, surtout à cause de Dantzig. Et tout... Et tout... Quoi !

Bon, on ne refait pas l'histoire, pas vrai ? Même si elle n'est pas toujours conforme aux réalités. En l'occurrence, il semble qu'on n'ait pas prévu grand-chose. Notre Etat-Major n'a aucun plan d'action établi. L'administration bordéliise à l'accoutumée. Des magasins ferment, le patron étant mobilisé ou le matériel réquisitionné. Le courrier n'arrive plus. Les gens s'affolent, parlent de partir sans trop savoir où...

Dans la nuit du 5 au 6, une alerte aérienne, la première depuis le début des hostilités, oblige tout le monde à descendre dans les caves. C'est du bidon. Il n'y a pas plus d'avions ennemis dans le ciel, que d'idées géniales sous le képi de notre généralissime.

Lui, c'est un drôle de mec. Comme il ne parle pas beaucoup, on suppose toujours qu'il réfléchit. Le genre de trombinier qui, lorsqu'il a un doigt dans l'œil, se demande dans quelle narine...

Pendant que les polaks se font avoiner par les boches en réclamant notre intervention salvatrice, il étudie, tergiverse, concocte. Un prudent c'est...

Cela ne fait pas la balle des empereurs de comptoirs qui supputent, entre un pernod et un vermouth-cass, les chances que nous avons de remporter une victoire courte et sans bavures...

Avec de tels foudres de guerre, les journaux ont un sacré bize pour claironner dans le prestigieux à cinq sous la ligne :

— « Soyez optimistes ! », qu'ils impriment...

— « Vous devez cette confiance à ceux qui se battent pour vous ».

On ne sait pas trop où ils se tabassent, mais c'est comme ça. Du coup, la pétoche diminue. Les politiciens reviennent faire leur petit numéro. Les dancings rouvrent leurs portes. Les cinoches et les théâtres en font autant avec la seule restriction d'être obligés de fermer, le soir, à 20 h 30...

La T.S.F. dégoûte de la musique enregistrée à tout va. Entre deux communiqués victorieux pour faire bonne mesure (quel esprit !) On commente, mollement, le torpillage du paquebot anglais « Athénia » par un sous-marin allemand. Le métró, qui avait diminué le nombre de ses rames, rétablit un service normal. Trois jours ! Trois jours seulement depuis la déclaration de guerre aux teutons et la France s'installe déjà dans la passivité.

Pourtant, en Pologne, on ne rigole pas. Les frildolins mettent le paquet.

« David contre Goliath ! », dégoîsent les lettrés qui éprouvent constamment le besoin de se monter du col. Malgré un courage qui leur fait honneur à tous, les petits popolskis ne peuvent résister longtemps à la blitzkrieg. Ils appellent « Au secours » mais sans doute pas assez fort parce que ça ne bouge pas épais du côté des « alliés »...

Chez nous, l'encaisse or est passée à deux mille huit cent cinquante tonnes. On est riches et peinarde. Alors ! On veut bien jouer les matamores. Stigmatiser l'Allemagne. Se gausser du grand patron de celle-ci. Ironiser, Mépriser. Anticiper. Improviser. Lancer des slogans vengeurs. Mais, de là à se mouiller, il y a une marge que l'on ne tient pas tellement à franchir.

On préfère entonner : « Nous irons pendre notre lingé sur la ligne Siegfried » (laquelle est constituée d'ouvrages de protection de la frontière tudesque). Les english, qui ne veulent pas être en reste, brillent : « The washing on the Siegfried line ! » C'est pas du patriotisme, ça !

« Paris-Soir » donne des conseils pour adopter un soldat, tandis que ces derniers écrivent pour recevoir des gramophones. Si c'est avec ça qu'ils montent à l'attaque, on va être fadés.

Quant aux ricains, pas follingues, ils se tiennent à carreau. Tellement, même, qu'ils vont jusqu'à fonder une Comité national contre l'intervention dans la guerre européenne.

Bon, eh bien, vous voyez, avec tout ce qui précède, vous savez pas mal de choses, encore que le strict nécessaire, pour vous dégrossir la pastoche sur l'ambiance du moment.

C'est là qu'Antoine rentre dans le circuit.

Antoine, c'est notre héros. Pour ceux qui ne le connaissent pas, je vous le dépeins vite fait : Un petit gars des fortifs, rigolard, possédant le don de se foutre dans tous les coups fourrés sans pour autant perdre sa gouaille.

La guerre l'a surpris faisant son service militaire dans la ligne Maginot qui est censée bloquer tous les envahisseurs venant de l'Est.

Rassurez-vous, il n'a pas les flubes. Le grand moment des appréhensions logiques du premier jour passé, vite, il a pigé, n'ayant pas le cervellet dans la rotule du genou, qu'on s'installe dans un sacré bastion.

La casemate dans laquelle il se trouve, en Alsace, s'appelle Runtzenheim, nom d'un petit village proche. Elle est double, c'est-à-dire constituée de deux ouvrages d'une quinzaine d'hommes chacun, séparés par le monticule d'une voie ferrée sur laquelle passaient les tortillards locaux en temps de paix. Un long couloir de béton réunit, en sous-sol, les deux fortins. Mais, chose bizarre, ce n'est pas le même régiment qui occupe chacun d'eux.

La Cinquième Compagnie, troisième bataillon dont il faisait partie avant le conflit, a conservé le nom de ses origines : Vingt-troisième Régiment d'Infanterie de Forteresse. On lui a d'ailleurs remis solennellement le drapeau de celui-ci. L'autre Compagnie, la sixième, qui dépendait d'un bataillon différent, est devenue Soixante-huitième Régiment d'Infanterie de Forteresse.

Dire que c'est le grand amour entre les deux unités, serait exagérer les sentiments ; mais comme le blockhaus du 23^e R.I.F. est dirigé par un lieutenant, et celui du 68^e R.I.F. par un adjudant, c'est fatalement ce dernier qui doit se mettre les pouces quand il y a du chambard. Nos zigotos le savent et en profitent.

A l'extérieur des casemates, de chaque côté de la voie ferrée, chaque groupe a construit une baraque en bois où il passe le plus clair de son temps quand il n'est pas de garde ou de piquet (traduisez : corvée). C'est là dedans que nos gaillards jouent aux cartes, mangent, écoutent la T.S.F., font leur courrier, discutent. C'est là aussi qu'ils étalent leurs petites manies, leurs tics, leurs défauts, leurs habitudes :

— Grazine, un petit pète sec qui veut diriger tout le monde.

— Manuge, le chtimi qui ne cesse de se lamenter sur le sort de ses parents ; et qui, soudain hilare, relève la tête pour s'exclamer : « Mi, j'crois qu'on l'verra point ch'te guerre ! »

— Pilader, un engagé qui leur casse les noix avec sa fiancée : « Elle est douce. Elle est aimable. Elle est jolle ».

— Lada, un roturier incongru, coupe : « Elle baise bien ? »

— Rigal, le paternel s'interpose : « Qu'est-ce que ça peut te foutre comment qu'elle baise, c'est pas pour ton zob ! »

Cela n'arrange rien...

Mondin, une espèce de cinglé constamment sous tension hurle : « Jamais ! Vous entendez ! Jamais je ne me battraï. Je refuse de tirer ! Je ferai plutôt sauter la casemate ! »

Comme atmosphère, on fait plus réjouissant. Antoine se dit qu'il n'a pas eu le pot de tomber sur une telle engeance. Claquer avec des gonces pareils, pour former les chœurs célestes ça ne va être de la tarte aux groseilles. Heureusement, il lui reste un authentique copain, René Brecht, un nancéen de sa classe qui a fait les élèves caporaux avec lui. Il est instruit, intelligent et s'emmerde tout autant.

Dès le 4 septembre, la smala qui ne perd pas de temps, se dit qu'il serait vraiment trop cloche de crever de faim avec les maigres rations fournies par l'Intendance ; quand, partout alentour, les fermes abandonnées doivent regorger de victuailles...

Le premier contact est pénible, car, dans chaque village, l'armée a placé des troupes chargées de veiller au respect des habitations.

Mais comment résister à une bande de truands qui vont jusqu'à vous menacer de leurs revolvers ? Leurs arguments ne sont d'ailleurs pas de frappants. On est bien obligé d'admettre que ce n'est pas une solution de laisser les volailles crever dans les basses-cours. Les lapins dans les clapiers.

Nos mirontons reviennent donc avec une trentaine de bécans des deux genres.

Une autre source d'alimentation, ce sont les vaches. En quittant précipitamment leur bourgade, beaucoup de fermiers ont abandonné ou égaré leur cheptel. Des vaches, il y en a des quantités qui draguent, dans la

nature, déseparées. Les pauvres bêtes meuglent lugubrement à proximité des casemates. Un peu sauvages, elles s'enfuient dès que l'on veut les approcher. Alors les gars cavalaient après en brailant comme des gosses. Ils les cernent en jouant les toréadors ; ils finissent toujours par en attraper une qu'un paysan vient traire. Ensuite, on renvoie la vache satisfaite avec une petite tape sur la croupe.

Ils attrapent aussi un veau, vite apprivoisé ; qui va rejoindre, dans une étable improvisée, deux cochons, des canards, des dindons. Une vraie ménagerie ça devient là-dedans. Quelle guerre bizarre !

Quand même, ce n'est pas marrant toute la journée. Les trouffions se tapent des quantités de corvailles dans la périphérie. C'est fou ce que l'on avait oublié de prévoir avant la tuerie. Des chicanes à boucher, des barbelés à poser, des tranchées à creuser, des munitions à trimballer. Une bardée comac de torpilles, obus, balles, grenades. En camions bourrés ça arrive. De jour et de nuit. Il faut installer des mines. Enterrer des piquets explosifs. Et puis, pour faire bon poids, sans doute, on entrecoupe tout ça de gardes solitaires. Malgré la fatigue qui s'accumule, ils doivent rester aux aguets, prêter l'oreille, ouvrir les quinquets, s'aplatir au moindre bruit furtif, ramper silencieusement, communiquer continuellement avec l'homme placé à l'intérieur de l'ouvrage, dans la cloche de guet. Il veille, lui aussi, prêt à avertir son supérieur à l'aide du téléphone placé à ses côtés.

Antoine, ce rôle d'appât, à l'extérieur, il n'apprécie pas tellement ; surtout que la fébrilité des 4 premiers jours de conflit ayant cessé, l'attente, l'appréhension, l'énerverment créent chez ces hommes, un climat d'animosité constante. Ils n'ont guère d'affinités, leurs conceptions de vie sont différentes et, néanmoins, ils doivent se supporter en vase clos. Des inimitiés surgissent. Des disputes. Des provocations. Les bagarres sont assez fréquentes pour des prétextes futiles. Même les gradés succombent à l'ambiance déprimante de cette promiscuité des petites unités. Ils menacent pour un rien. Par moments, on en vient à souhaiter que le canon tonne pour calmer ces excités, hyper-nerveux, colériques, hystéros du collectivisme insoutenable, pesteurs perpétuels.

Le vernis se craquelle vite dans un tel climat. Le monde civilisé n'en a pas pour longtemps. L'exaspération progresse sourdement, éclate, tombe, revient. On copine, et puis, on s'agrippe de nouveau. Des clans se forment : les nordistes, les alsaciens, les lorrains. En tant qu'unique parisien, Antoine n'est pas gâté. Les uns après les autres il doit se les farcir. Si c'est ça le baroud, avec ces fauves à deux pattes qui s'entrebattent, ça va être coton...

Pour leur changer les idées, il y a le vaguemestre. Il est toujours le bienvenu. Avec lui réapparaît la supposée civilisation. Comme il va de casemate en casemate, il connaît les derniers potins qu'il débite brièvement :

— « Il paraît que le Premier Ministre de Grande-Bretagne nous a assurés que l'armée anglaise marcherait toujours derrière l'armée française ».

— « Pourquoi derrière ? » demandent les gars. Evidemment, bonne question.

— « Autre chose, vous savez pas ? Sur les bords du Rhin, les défenseurs de Fort Louis voient, chaque jour, de nouveaux panneaux installés par les fritz, sur lesquels on lit : « Ne tirez pas sur nous. Nous sommes vos frères », parfois il y a même des messages personnels comme « Bonjour Schmidt, votre mère est à Auxerre, elle se porte bien ». On voit aussi des civils qui agitent des drapeaux tricolores ».

Notre héros fulmine : « Tiens, mon œil, ils vont ça pour qu'on ne les attaque pas pendant qu'ils sont occupés en Pologne. Après, quand ils auront fait leur jonction avec les russcofs, pour leur ravitaillement en matières premières, ils nous rentreront dans le lard ! »

(Exclusivité « Le Lien » VB - X A, B, C.)

A suivre.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 480

HORIZONTELEMENT :

I. - Captivité. — II. - Oléifères. — III. - Mer. — N.P. — IV. - Mammifère. — V. - atêF (Fête). — Ger. — VI. - No. — Trace. — VII. - Diaprer. — VIII. - Orallsera. — IX. - Sérieuses.

VERTICALEMENT :

1. - Commandos. — 2. - Aléatoire. — 3. - Perme. — Aar. — 4. - Ti. — M.F. — Pii. — 5. - If. — Trié. — 6. - Veuf - Réçu. — 7. - Ir. — Egarés. — 8. - Tenrec. — Ré. — 9. - Espéreras.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 2^e trimestre 1992

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE